

femmes & hommes en église

BULLETIN INTERNATIONAL

La Femme selon Jean-Paul II
Modèle, contre-modèles



Partenaires autrement

Numéro 65 mars 96

Trimestriel ISSN 0294-3700

sommaire

femmes &hommes Eglise

Dossier

- L'anthropologie de Jean-Paul II** 2
Elisabeth J. Lacelle
- Équité... égalité : actuel débat et vieux démons** 8
Madeleine Arondel-Rohaut
- Anthropologie et idéologie** 12
Marie-Thérèse van Lunen Chenu
- La christologie féministe** 16
Carolyn Sharp
- Homosexualité : les frontières d'une anthropologie** 20
Françoise Roquet

Actualités

- Le bazooka de son Eminence** 25
Yvon Labbé
- European women's synod** 27
- Nous sommes l'Eglise** 30

Vie de l'association

- Lettres ouvertes** 31

Avez-vous lu

- Mona Ozouf, Les mots des femmes** 36
Monique Bondolfi-Masraff

Ce numéro

35^{FF}

abonnements 1996

(Partant de janvier)

France 140 F, Europe 155 FF, autres pays 180 FF

A verser à : FHE 68, rue de Babylone 75007 Paris

C.C.P. : 161225A Paris

La Femme selon Jean-Paul II. Modèle, contre-modèles

C'est Elisabeth Lacelle, professeure titulaire au Département des sciences religieuses de l'Université d'Ottawa, qui, de passage à Paris en octobre 1995, nous a suggéré de faire un dossier sur l'anthropologie de Jean-Paul II. Ce dernier, *plus que tout autre pape moderne, a développé un discours détaillé et élaboré sur la nature spécifique de la femme. (...) Son but est de définir les qualités intrinsèques de l'être féminin selon la doctrine catholique. En termes de contenus, Jean-Paul II présente une conception classique de la femme, grevée des principaux stéréotypes sexistes que plusieurs combattent : la femme est plus sensible que l'homme ; elle est plus vertueuse ; elle est intrinsèquement portée au service et au don de soi, etc.* (Denise Couture, extrait de la présentation du livre cité p.3, *Les femmes et l'Eglise*, Ed. Fides, Coll. Débats de l'Eglise, Montréal, 1995).

Le modèle féminin auquel le pape se réfère est issu du modèle patriarcal de société fondé sur un présupposé anthropologique selon lequel l'un des sexes est naturellement inférieur à l'autre. C'est la "Nature" qui désigne l'être mâle comme chef et l'être femelle comme lui étant subordonné. (...) Chacun est réduit à son être sexué, à tel point que son statut et son travail sont déterminés par l'a priori de la différence sexuelle plutôt que par ses dons, ses compétences et ses qualifications. Les rôles stréréotypés qui en découlent sont nécessairement hiérarchisés et exclusifs à chaque sexe (Donna Singles, in *Bulletin Droits et Libertés dans les Eglises*, n°29, 4e trimestre 1995). Un tel modèle contribue à maintenir les femmes, et par conséquent les hommes, croyants ou non, dans des schémas aujourd'hui inadéquats, il n'est pas inutile d'y revenir pour rechercher des alternatives, des contre-modèles, rendus nécessaires par l'évolution des mentalités, la complexité du monde et les changements intervenus dans les rapports sociaux.

C'est donc naturellement avec un article d'Elisabeth Lacelle que s'ouvre le dossier. Madeleine Arondel nous introduit à la philosophie sous-jacente à une telle anthropologie et Marie-Thérèse van Lunen Chenu reprend pour nous l'analyse de la lettre *Mulieris dignitatem*. Un contre-modèle saisissant est celui du visage féminin du Christ, "notre soeur la Christa". Contre-modèle encore, celui qui doit élaborer une femme homosexuelle pour trouver le sens de sa vie.

Annonces, études et réactions se partagent l'actualité.

La vie de l'association est faite de débats, de bonnes et de moins bonnes nouvelles.

Alice Gombault

91 80 Jo
22680

L'anthropologie de Jean-Paul II

Il s'agit ici de l'extrait d'un article d'Elisabeth J. Lacelle paru dans l'ouvrage "Les femmes et l'Eglise" suivi de *Lettre du pape Jean-Paul II aux femmes*, sous la direction de Denise Couture, Montréal, Ed. Fides, Coll. Débats de l'Eglise, 1995, 115 p.

Merci à l'auteure et à son éditeur d'avoir autorisé cette publication, qui reste partielle. Notamment, la partie de l'article, concernant l'anthropologie qui est promue par les autres Eglises chrétiennes : orthodoxe, anglicane, protestantes, est absente.

Les contraintes de l'édition nous ont obligés à ce manquement à l'oecuménisme que nous regrettons, mais c'est pour inciter vivement à lire l'ensemble de l'ouvrage.

Les papes ont amplement écrit sur les femmes et sur des questions qui les concernent au cours du XXe siècle. En 1988, Jean-Paul II leur a consacré la longue encyclique *Mulieris Dignitatem* (MD)¹. Mais sa *Lettre aux femmes du monde entier*, qu'on soit d'accord ou non avec le geste et sa signification, constitue une première dans l'Eglise catholique romaine et s'inscrit dans le genre épistolaire papal dont il a pris l'initiative avec sa *Lettre du pape aux enfants* en 1994.

La lettre n'a pas suscité autant de commentaires de la part des femmes que celle qu'il a adressée aux évêques en mai 1994, quant à leur non-admis-

sibilité à l'ordination sacerdotale². Par ailleurs, la presse vaticane, de même que des presses locales, l'ont présentée comme une avancée, voire un changement de cap dans la pensée du pape. Il y reconnaît, il est vrai, l'apport positif du mouvement des femmes dans l'éveil de la conscience sociale et ecclésiale face aux conditions injustes et systémiques que subissent les femmes, ce que la Conférence de Pékin a manifesté comme un fait mondial. Il dit son admiration pour les femmes qui ont dénoncé ces situations et qui se sont engagées pour les corriger, souvent au prix de leur réputation morale elle-même (n° 6). Il présente des excuses pour la part de "responsabilité ob-

jective" qu'y ont pris et qu'y prennent de "nombreux fils" de l'Église en soulignant l'urgence que cela se corrige, sans mettre en cause l'ensemble du système ecclésiastique toutefois (n° 3). Il insiste sur l'importance que, partout où le projet humain s'élabore, dans la pensée comme dans la mise sur pied des institutions, la femme soit présente en tant que partenaire indispensable (n° 8)³. L'argument sur lequel il établit sa promotion de la dignité intégrale des femmes est que Dieu a créé l'homme et la femme dans l'"unité des deux" et que cette "unité des deux" est fondamentale, sous des modalités diverses, dans tout projet qui concerne l'humanité (n° 8,9). Par modalités diverses il entend, et en cela rien n'a changé dans sa pensée, une complémentarité homme-femme basée sur l'anthropologie ontologique traditionnelle construite sur l'identité physico-biologique de la femme selon la pensée antique telle que retenue par la théologie traditionnelle. Au dualisme homme-femme qu'a généré cette anthropologie il apporte le correctif d'une vision duelle dynamique et interpersonnelle⁴.

En s'adressant aux femmes du monde entier et à chacune en particulier, Jean-Paul II veut rejoindre particulièrement les femmes croyantes (n° 11); son invitation à reconnaître et promouvoir les dons des femmes s'étend à toutes les communautés ecclésiales (n° 12). Cette lettre apporte-t-elle quelque chose aux dialogues en cours entre les Églises sur la question qui leur est devenue incontournable : celle de la réception des femmes dans le ministère ordonné et par là, celle de la di-

mension communionnelle de ce ministère au service de l'Église ?

L'"unité des deux" et le service ecclésial du ministère ordonné

Sur ce sujet, la lettre de Jean-Paul II ne marque aucune avancée par rapport à ses positions antérieures, sinon de provoquer, pour une deuxième fois, un questionnement qui s'avère de plus en plus urgent suivant la logique de son discours. En 1988, l'encyclique *Mulieris Dignitatem* (le 15 août) et l'exhortation apostolique *Christifideles laici* (CFL, le 30 décembre) ont suscité ce questionnement. Je le formulais ainsi : comment Jean-Paul II peut-il affirmer, avec tant de conviction théologique, la structure interpersonnelle, la réciprocité mutuelle de l'"unité des deux" homme et femme, comme fondamen-

tale à toute communion humaine intégrale et pour tout projet humain, social et ecclésial laïc, et maintenir la solitude masculine là où se gère l'ensemble de la vie de l'Église : ses institutions, son enseignement doctrinal et moral, sa représentation autorisée, sa

législation qui concernent les femmes tout autant que les hommes baptisés et la mission de l'Église parmi la communauté humaine tout entière⁵ ? Cette même question émerge, plus aiguë encore, à la lecture de la lettre.

Jean-Paul II y maintient l'identité exclusivement masculine du ministère ordonné (n° 11). La vocation de l'être humain, sa "royauté", explique-t-il se manifeste dans le service libre, récipro-

*Maintenir la
solitude masculine
là où se gère
l'ensemble de la
vie de l'Église ?*

que et aimant (n^{os} 10 et 11). Ce service peut consister de fonctions diverses, sans que cela résulte d'un ordre arbitraire, la diversité pouvant découler de la nature, de l'être de qui sert, et alors être constitutive de son être (ontologique). Cela vaut pour tout service d'humanité mais s'applique spécifiquement dans l'Église : seuls des hommes peuvent être ordonnés parce que le Christ "par un choix libre et souverain", bien attesté dans l'Évangile et dans la tradition constante de l'Église, a confié seulement aux hommes (sens masculin ici) le devoir d'être "icône" de son visage de "pasteur" et d'"époux" de l'Église à travers l'exercice du sacerdoce ministériel⁶. C'est donc un "devoir" que le Christ aurait confié aux hommes seuls, d'agir comme icônes de son visage de "pasteur" et d'"époux" de l'Église. La lettre renvoie à ces deux figures du Christ plutôt qu'à celles de sa fonction de seul Médiateur entre Dieu et l'humanité et seul Grand Prêtre pris parmi les êtres humains, ses frères en toute chose (incluant les sœurs, He 2,5-18; 5,1-4).

Comment justifier cette théologie de la symbolique chrétienne qui restreint ici son application par rapport à celle qu'elle admet comme possible dans la communauté humaine et ecclésiale laïcale où, aujourd'hui, la femme peut prendre le visage de pasteur ou de bergère et d'"époux" au plan de la responsabilité familiale par exemple ? Le pape réaffirme que la symbolique chrétienne ne s'appuie pas sur "des canons sociaux" ou sur l'économie (comprise comme gérance du monde) socio-historique mais sur des critères qui sont spécifiques à l'économie propre à l'Église, qui est sacramentelle, c'est-à-dire dont les "signes" sont choisis par Dieu lui-même pour se rendre

présent au milieu des hommes (sic) au moyen d'un "ministère sacré". Dans cette économie, seuls des êtres humains de type masculin peuvent représenter Jésus-Christ, en être l'icône, en tant que "pasteur" et "époux".

Par ailleurs, "la femme", "la féminité" -le pape adopte ici le terme générique-, "la femme croyante", "et spécialement" la femme "consacrée" (la religieuse) porte "un caractère iconique prégnant", "une sorte de prophétie immanente". Sa symbolique propre renvoie à l'être même de l'Église "communauté consacrée" (non à l'Église, communauté croyante), "plénitude de cœur vierge, d'épouse, de mère. Il cite comme exemple des femmes qui ont manifesté ce "génie de la femme" dans l'histoire de l'Église, Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila à qui Paul VI a conféré le titre de docteur de l'Église en 1970.

Assez étrangement, le pape voit dans cette double fonction symbolique, avec ses conséquences au plan de la vocation ecclésiale des baptisés selon qu'ils sont de type homme ou de type femme, la garantie de deux dimensions de l'Église qu'il dit inséparables : celle qui reflète le principe "apostolique et pétrinien" et celle qui reflète le principe "marial". Il sous-tend alors que ces deux principes justifient la discrimination symbolique⁷, alors que la tradition théologique (1) pose Marie, avant tout, comme type de tout croyant, indépendamment de l'identité sexuelle, et (2) la vocation apostolique comme inscrite dans la grâce baptismale, quelle que soit l'identité sexuelle. Quant au principe pétrinien, à l'examiner de près dans les racines de la pratique apostolique de Pierre, il est impossible d'ignorer qu'il a inclus une certaine "unité des deux"⁸.

Jean-Paul II appuie sur cet argument théologique la non-application de l'"unité des deux" au ministère ordonné à l'ensemble de la vie et du témoignage de l'Église au creux de l'histoire humaine alors qu'il affirme cette "unité des deux", avec de plus en plus de fermeté, pour tout projet de société et de communauté ecclésiale laicale. Il invite, il est vrai, le clergé à établir des relations de service avec les femmes comme avec des collaboratrices. En même temps, il maintient l'impossibilité d'une relation avec elles comme avec des paires au plan ministériel.

Ce seuil que Jean-Paul II pose à l'"unité des deux" est grave car il affecte la dimension humaine, renouvelée dans la grâce, du service ecclésial ordonné au service de la communion ecclésiale. Il s'agit, en effet, du service communionnel de la direction, de la représentation publique, de l'enseignement magistériel gardien et interprète du dépôt de la foi, de l'envoi de l'Église pour le bénéfice de l'humanité tout entière, ce qui est son être et sa mission, sa réalité et sa signification essentielles et ultimes dans le dessein de Dieu. Ce service, selon "la liberté souveraine" de Dieu et du Christ en qui il a pris chair d'humanité serait prédestiné à la solitude masculine, alors que ce Dieu a créé l'humanité comme communauté de vie confiée, pour toutes les autres dimensions de son projet de vie, à l'intendance de l'homme et de la femme créés à son image, "unité des deux" reflétant l'unité trinitaire des personnes divines.

On le voit, la lettre est prégnante d'une question théologique beaucoup plus aiguë et urgente, au nom même de l'intelligence croyante de la foi, que l'était Inter insigniores en 1976⁹. C'est là l'avancée la plus significative de la

lettre ; dans le sillage de MD et de CFL de l'année 1988. Elle a le mérite de ramasser l'argument en un seul texte et la vulnérabilité de l'exposer "à toutes les femmes du monde entier", à chacune en particulier et à toutes les croyantes parmi elles. On peut se demander si les femmes tournées vers Pékin, avec la conscience sociale de "bonne volonté" que leur reconnaît Jean-Paul II et, pour plusieurs d'entre elles, une conscience ecclésiale aussi développée, ont choisi de lire sa lettre jusqu'à la fin compte tenu de ses propos anthropologiques tout autant que de son argument théologique que les non-initiées ont pu trouver plutôt alambiqué.

C'est ici, qu'Elisabeth Lacelle traite la question : "Que disent aujourd'hui les autres Églises quant à la cohérence des femmes et des hommes en rapport avec le service ecclésial des ministères ordonnés ?"

Une question de ministère sacerdotal communionnel au service d'une Église communion

Nul doute que la Lettre de Jean-Paul II aux femmes du monde entier se veut une contribution à une communauté humaine où femmes et hommes se reconnaissent mutuellement dans leur dignité fondamentale avec ses implications pour la dignité de leur existence, tant publique que privée, au service de l'humanité. Nul doute non plus que dans ses derniers écrits, Jean-Paul II insiste sur l'"unité des deux" partout où se joue le destin humain

socio-historique, selon le dessein de salut de Dieu. Il applique le même principe à sa vision de l'Église comme communion des baptisés en général et exprime le désir que les institutions laïcales de l'Église se corrigent là où cela n'est pas encore mis en application¹⁰. Mais l'"unité des deux" qu'il propose reste celle de l'anthropologie patriarcale et androcentrée, même s'il cherche à l'investir d'une dynamique duelle interpersonnelle, rejoignant ainsi la tradition chrétienne que l'on qualifie de "patriarcalisme aimant" (love patriarchalism)¹¹. On peut néanmoins se demander pourquoi, interprété en ces termes, le principe de l'"unité des deux" ne tient plus lorsqu'il s'agit du ministère ordonné au service de l'ensemble de la vie de l'Église alors qu'il est considéré comme essentiel pour les projets humains socio-historiques et ecclésiaux laïcaux.

L'argument théologique et anthropologique de Jean-Paul II ne suffit plus à rendre compte de la grave discrimination baptismale qu'il soutient. Avec sa Lettre aux femmes du monde entier il provoque à nouveau, d'une façon plus urgente que jamais pour l'avenir de l'Église de tradition catholique romaine, le problème de sa vision d'un ministère ordonné exclusivement masculin, et ainsi, humainement solitaire dans son service ordonné de la communion ecclésiale intégrale.

La communauté des disciples de Jésus Christ reflètera la communion de vie en Dieu, entre l'humanité et Dieu, des humains entre eux et alors la cohérence véritable, lorsque les hommes et les femmes régénérés dans la grâce de l'Humanité nouvelle en Jésus Christ formeront le visage du Réconciliateur

dans sa plénitude d'humanité réconciliée et réconciliante, et cela, en communion fragilisée, humainement vulnérable comme l'est toute communion humaine et comme elle le fut dans l'existence de Jésus-Christ lui-même. S'il y a un lieu où ce visage doit être gravé c'est bien là où le Corps du Christ vit son service d'animation, de direction et de représentation de l'Église de Dieu en vue de son envoi et de son incarnation dans la chair humaine historique. Si la conscience chrétienne contemporaine, théologiquement et dans l'expérience

Une grave discrimination baptismale

de la foi, met à jour ce visage, comme ayant toujours été là, en germe de grâce, mais encore non dévoilé parce que impuissant à émerger d'un système ecclésiastique moulu

dans une culture patriarcale et androcentrée, n'est-il pas souhaitable que, dans leur recherche de communion entre elles, les Églises s'en laissent graver les traits par l'Esprit des temps nouveaux, dans les visages de femmes et d'hommes qu'il habite en vue du ministère ecclésial ordonné, y compris dans l'Église catholique romaine ?

Jean-Paul II prépare peut-être une *Lettre à tous les baptisés de l'Église catholique romaine, et en particulier à toutes les baptisées* pour les inviter à penser, avec les évêques en communion avec lui, sous la forme d'une conversation ecclésiale, le service du ministère ordonné et son visage communautaire comme reflet de la grâce réconciliatrice de Dieu pour l'humanité tout entière. Cette conversation trouverait des interlocutrices et des interlocuteurs dans les autres Églises. Il y aurait encore sans doute un long chemin à parcourir avant que l'"unité des deux" se réalise à la gloire de Dieu dans

toute la vie de l'Église, et les transformations institutionnelles et autres fragiliserait ce que l'on tient comme sûr, mais la route serait prise avec le courage, la lucidité et la générosité de la foi. La vérité de la promesse de Dieu pour l'humanité cherche encore à se

manifeste dans l'Église comme dans l'histoire humaine : sa Tradition s'inscrit dans cet avenir.

Elisabeth J. Lacelle

Professeure titulaire au Département des sciences religieuses de l'Université d'Ottawa

1. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Mulieris Dignitatem*, Conférence des évêques catholiques du Canada, Ottawa, 1988, 125 p.
2. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes, Rome, Cité du Vatican, le 29 mai 1994
3. Jean-Paul II, Lettre à Mme Gertrude Mongella, Secrétaire générale de la IVe Assemblée mondiale des femmes de l'ONU, Documentation catholique (DC) 2120, n° 14, 16 juillet 1995, pp. 672-675. On lira avec intérêt aussi *Le Rapport du Saint-Siège en vue de la IVe Conférence mondiale des femmes de l'ONU*, DC 2119 (2 juillet 1995), pp. 645-650 et le discours de Jean-Paul II devant la délégation du Vatican à la Conférence, le 29 août 1995, "L'engagement de l'Église en faveur des femmes", *L'Osservatore romano*, trad. franç., n° 36, 5 septembre 1995, p. 3
4. Le dualisme homme-femme, que les théories de la complémentarité par les contraires présentaient, a commencé à se corriger à la fin des années 1950, avec une vision davantage personnelle des rapports humains. La théorie de la dualité est finement présentée dans F.J. Buytendijk en 1954, dans *La femme, ses modes d'être, de paraître, d'exister*, Desclée De Brouwer, Paris. C'est dans cette ligne que se situe l'anthropologie de Jean-Paul II depuis son ouvrage *À l'image de Dieu, Homme et femme. Une lecture de Genèse 1-3*, Paris, Cerf, 198. Cette théorie reste androcentrée et patriarcale tout en insistant sur l'interrelation et l'interpolation homme-femme ; l'altérité de la femme reste définie à partir de l'homme.
5. Jean-Paul II, *Christifideles laici*, Exhortation apostolique post-synodale sur la vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde, CECC, Ottawa, 206 p. ; j'ai analysé l'argument de l'"unité des deux" dans ces documents, cf. "La promessa di un'affermazione teologica della MD", dans M.A. Macciocchi, dir. *Le Donne secondo Wojtyła*, Milan, ed Paoline, 1992, pp. 169-188
6. L'italique est dans le texte
7. Le principe "marial" tel qu'interprété par le pape est discriminatoire pour les hommes parce qu'ils ne pourraient pas représenter Marie qui, pourtant, demeure le type achevé du croyant et de la croyante. Discrimination aussi pour les femmes qui ne pourraient représenter le principe "apostolique et pétrinien" à cause de leur sexe.
8. On sait que l'apôtre Pierre était marié et que son épouse l'accompagnait dans ses prédications apostoliques (1 Cor. 9,5).
9. Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Inter insigniores*, Déclaration sur la question de l'ordination des femmes au sacerdoce ministériel, Documentation catholique, n° 1714, 20 février 1977, pp. 158-175
10. Comme c'est le cas, par exemple, pour le canon 230, 1 du Droit canonique qui réserve aux seuls hommes laïques (*viri laici*) les ministères institués du lectorat et de l'acolyte.
11. Margaret Y. MacDonald, *The Pauline Churches : A Sociohistorical Study of Institutionalization in the Pauline and Deutero-Pauline Writings*, Cambridge, University Press, 1988, pp. 430-445

Équité... égalité : actuel débat et vieux démons

Après les séminaires sur les philosophies néo-libérales, voici que la notion d'équité fait son entrée dans le grand public avec la Conférence mondiale de Pékin ; entrée d'autant plus remarquée que ses défenseurs la revendiquent dans les textes à voter à la place de la notion d'égalité, et qu'ils représentent des pays musulmans connus pour un certain intégrisme, des pays à dominante catholique assez conservateurs et... le Vatican ! Difficile pour cet Etat de penser que Jean-Paul II et l'Eglise soient totalement étrangers à ce choix... Il convient, dès lors, de se demander ce que signifie une telle position. Derrière les arguments avancés que se profile-t-il ? Ce choix est-il vraiment surprenant ? N'est-ce pas la "philosophie catholique" dans sa plus stricte tradition qui trouve ici à s'exprimer ?

Parler d'équité, c'est d'emblée parler du juste en termes de conscience morale intime. En effet, toute société cherche à instaurer une certaine garantie de justice par un ensemble de lois. Néanmoins, il arrive que la stricte application du droit donne une impression d'injustice, soit que la règle juridique trop ancienne néglige des aspirations contemporaines, soit que, trop

générale, elle ne s'ajuste guère aux réalités particulières des personnes et des situations, soit que, trop formelle, elle déshumanise ceux auxquels elle s'applique.

Si, en préférant ce terme à celui d'égalité, les représentants du Saint-Siège entendent confirmer, depuis Vatican II, une démarche évangélicatrice plus respectueuse des spécificités culturelles, mettant sur le compte des erreurs du passé une présence chrétienne trop souvent confondue avec l'arrogance de l'Occidental seul détenteur de la vérité, imbu de sa supériorité, alors on ne peut, en effet, que saluer la nouvelle approche débarrassée des oripeaux du colonialisme. Si l'équité, au nom du "droit à la différence" permet un meilleur respect de chacun dans sa dignité, qui s'en offusquerait ?

Pourtant le malaise persiste et ce, pour au moins deux raisons.

D'abord, comment comprendre cette souplesse que requiert le respect des différences quand, par ailleurs, l'Eglise se fait dogmatique et autoritaire ? Quel type de sélection est à l'oeuvre ? L'effondrement du communisme a, semble-t-il, bien mis à mal une vision égalitariste universelle laïque. Or, les dis-

cours récents de Jean-Paul II semblent attester qu'en englobant celle-ci dans l'échec de celui-là, on joue sur deux tableaux : reprendre le terrain perdu pour reconstruire la grande chrétienté d'antan en redonnant au catholicisme son "identité" idéologique et culturelle : pèlerinages et rassemblements, baptême de Clovis... C'est là qu'apparaît très précieuse la notion d'équité : au nom d'une exigence morale universelle, on convoque une différenciation identitaire face à une égalité dévastatrice des mœurs dont on voit les effets dans les pays développés. Côté occidental, on condamne donc l'existence ou le projet de certaines lois ; côté musulman, au nom de la "différence" culturelle, on maintiendra la domination juridique et morale à l'égard, ici, des femmes. Ainsi, en faisant jouer la dimension morale de l'équité ou celle de la différenciation, l'enjeu qui réunit l'Islam et le Vatican se dévoile : la centrale question des mœurs doit reposer sur une justice où l'égalité est tellement "différenciée" que l'équité paraît préférable à l'idée de "justes"... inégalités !

C'est là qu'intervient la seconde raison du malaise : l'équité n'a jamais été pensée, d'Aristote à nos jours, face, contre et -pire- à la place de l'égalité ! L'équité se fait complémentaire ou correctrice du droit pour rendre réellement justice à celui qui subirait les effets pervers de l'égalité. Ainsi l'équité est au service d'une égalité moins superficielle, déployant les dimensions tant éthiques que juridiques d'une "vraie" justice. Dès lors, invoquer l'équité à la place de l'égalité, c'est poser la valeur morale de l'égalité sans la moindre contrepartie juridique. Non

seulement l'équité n'a pas valeur de loi, mais restant à l'appréciation des juges, son usage doit rester limité : y avoir recours sans raison grave reviendrait à détruire le droit et revenir à l'arbitraire de tous les pouvoirs.

Mais alors, si en saine conception de la justice, faire jouer l'équité contre l'égalité est aberrant, quel est donc le sens de ce choix à Pékin ? De quelle égalité et de quelle équité parle-t-on ? Or il y a là de redoutables subtilités... L'équité *contre* l'égalité, c'est peut-être défendre l'équité annexée à un droit inégalitaire face à un droit jugé trop égalitaire, soit refuser un statut juridique à une notion sous-tendue d'"idéologie égalitariste" et lui préférer une notion d'égalité plus "différencialiste".

Si la pensée arabe ne méconnaît pas les philosophies de l'Antiquité grecque, le Thomisme "pensée catholique" dominante en est, lui, totalement imprégné, tirant de Platon mais surtout

d'Aristote et des stoïciens l'essentiel de ses analyses. Or ces derniers prônent une conception hiérarchisée de l'ordre social conçu comme Tout, dont l'équilibre des rapports entre les parties selon leurs fonctions respectives tient à la

vertu de justice. Dès lors, l'égalité permettant à tous de discuter de l'ordre social, changer de statut ou de fonction, n'est qu'occasion de désordre et d'instabilité menant à la destruction sociale.

Penser l'égalité -que sous-tend malgré tout l'idée de justice- en d'autres termes sera la contribution propre d'Aristote qui, se servant de l'égalité mathématique, distinguera l'arithmétique de la proportionnelle ; cette der-

L'enjeu qui réunit l'Islam et le Vatican se dévoile

nière, dite justice distributive, se définit par la célèbre formule : "à chacun le sien". Voilà un type de justice compatible avec une différenciation hiérarchique qui garantit l'ordre social : l'égalité proportionnelle est une *égalité de relations* entre des personnes et des biens, des charges, des honneurs, des pouvoirs : on doit donner plus de pouvoirs, de charges et de biens au citoyen cultivé, intelligent et capable, qu'au pauvre ouvrier illettré et boiteux. Il y a égalité proportionnelle entre ce qu'on est et ce qu'on a, ce qu'on fait et son rôle dans la Cité. Ce n'est qu'*après* et *à partir* des patrimoines ainsi constitués que la justice "commutative" réglera les échanges mutuels selon le principe d'égalité arithmétique.

Ainsi, l'équité prend place dans un cadre juridique d'égalité proportionnelle où l'égalité stricte ne constitue plus qu'une correction au sein d'une différenciation établie comme norme. Appliquée, mais non restreinte, aux femmes, on voit que pour échapper à la contestation, la différenciation sera posée en termes d'être et de valeur.

La fonder sur l'Ordre Naturel dont on tirera un Droit Naturel constituera la seconde clé de voûte de l'édifice aristotélicien qui séduira tant Thomas d'Aquin puis tout le catholicisme...

Déjà la nature s'impose à l'homme comme nécessité incontestable, mais quand celle-ci vient de Dieu, elle est bonne et "bien faite" : il ne s'agit plus d'y consentir mais de l'aimer ! Or quel est le propre de la nature ? "Elle ne fait rien en vain" répéteront nos philosophes. Autrement dit, tout en elle est finalisé et le tout "fonctionne" parce que les parties remplissent leurs fonctions, en quoi se trouve toute leur réalité et leur valeur. Certes, mais au niveau social, les parties sont des per-

sonnes : comment les réduire à une fonction ?

Leur être naturel, comme toute créature est union de *puissance* et d'*acte*, de *matière* et de *forme*, couples conceptuels aristotéliciens repris tels quels par le thomisme. La puissance, simple possibilité, est inférieure à l'acte, plénitude de réalisation où toute virtualité est accomplie. De même, la matière, pure aptitude à donner telle ou telle réalité, attend de la forme, l'idée organisatrice faisant accéder son être à l'individualité. Tout individu étant fait de matière et de forme, c'est la différence de "dosage" qui réglera les rapports entre les hommes : plus "dosés" en acte et forme, ils seront faits pour commander, plus "virtuels" -les enfants par exemple- et plus proches de la matière -les femmes et les esclaves- ceux-là seront faits pour obéir.

Si la "femme appelle le mâle comme la matière appelle la forme", les qualités féminines seront dans la docilité, le sens de l'attente, être "à la disposition de", souplesse, douceur, indétermination... silence dont Sophocle disait qu'il faisait toute sa beauté ! Son courage est sa vertu de subordination quand le même courage, chez l'homme, est vertu de commandement. Commander, c'est parler ; ordonner, c'est insuffler l'idée qui donne forme. Dans la fonction de reproduction, l'homme par sa semence donne forme aux menstrues de la femme : elle est matière et réceptacle, il est acte ordonnateur transmettant l'intelligence.

Heureusement, le message d'amour proclamé par le Christ parviendra à se frayer un chemin au sein de cet édifice intellectuel et culturel bien compact. Message libérateur, car il rend caduque

la nécessité d'ériger en absolu des réalités de fait -naturelles et fonctionnelles- pour fonder des rapports humains exempts de l'agressivité revendicative que semblait produire l'idée d'égalité.

L'équité consiste plutôt alors à parfaire l'idée que tous les êtres humains sont égaux, au sens où l'égalité ici est à la fois un droit et un devoir pour chacun d'accomplir, en lui et en son prochain, l'humanité pleine et entière qui fait sa dignité.

Égale dignité, égale valeur inestimable, égale humanité en tous et en chacun, qu'il ne suffit pas de poser dans un "ciel des idées" ou aux yeux seulement d'un Dieu transcendant, mais qu'il faut faire exister pleinement, concrètement, donc aussi, juridiquement. Ainsi le vote aujourd'hui du Vatican contre l'égalité des hommes et des femmes, préférant pour ces dernières la notion d'équité, est un geste qui semblerait pouvoir s'expliquer à la lumière d'une tradition au sein de laquelle s'exerce une emprise philosophique et culturelle dont le catholicisme a bien du mal de se dégager.

L'heure semble être à la valse-hésitation, particulièrement bien balancée en ce XXe siècle finissant, déjà à l'œuvre pourtant chez St Paul. N'est-ce pas le romain pétri de culture stoïcienne qui sacrifie à l'idéologie fonctionnaliste du Tout quand il évoque l'Eglise, Corps mystique du Christ où chacun doit rester à sa place, dans la fonction où Dieu l'a placé ? Mais c'est le chrétien qui s'écrie : "Il n'y a ni juif, ni grec, ni homme, ni femme..." et certaines recommandations concrètes de partage

et considération égalitaires, certaines connaissances qu'on a du fonctionnement des Eglises dont il s'occupe, laissent à penser que cette égalité, pour St Paul, avait à s'incarner ici-bas.

Même balancement aujourd'hui quand, de formation philosophique diversifiée, un Jean-Paul II n'entend retentir de la phénoménologie d'un Husserl que ce qui pourra se rattacher au thomisme ; et quand, face à l'idée d'autonomie des consciences capables de jugement et d'autodétermination, on aura soin de rappeler les valeurs d'ordre, d'autorité et d'obéissance, au peuple toujours soupçonné d'être trop immature pour penser et décider, charge et devoir qui, en revanche, ap-

partiennent aux élites. Et pourtant... par ailleurs on trouve un discours social qui n'a cessé, de Léon XIII à Jean-Paul II, de se radicaliser, ne dénonçant plus seulement un péché personnel, mais pointant avec pertinence un péché collectif et même structurel, montrant qu'il peut aller jusqu'à détruire en nous toute humanité et toute possibilité d'accès à la transcendance, osant parler de droits de l'homme quand, autrefois, la formule n'était comprise que comme une opposition orgueilleuse à Dieu.

Pour l'instant, le catholicisme "officiel" refuse encore d'opter clairement. Pourtant, il y a de fortes chances pour que le défi du 3e millénaire tienne tout entier dans cette exigence, cruciale cette fois, de choisir.

Madeleine Arondel-Rohaut

*Un peuple
toujours
soupçonné
d'être trop
immature*

Anthropologie et idéologie

Voici deux notions dont le rapprochement peut à première vue paraître surprenant. Et pourtant ! D'une vision de l'Humain à la poursuite de nos propres idées au service d'une cause chère, où nous sommes impliqués et servant de surcroît à notre propre justification, il n'est peut-être qu'un pas... Frontière plus ténue qu'on ne le pense, donc, entre ces deux concepts.

J'en propose une brève démonstration par la Lettre apostolique de Jean Paul II *Sur la dignité de la femme et sa vocation* (1).

Nous nous trouvons là devant un texte relativement dense et présentant ce qu'il faut bien appeler une très curieuse anthropologie ; elle juxtapose en effet trois schèmes, celui de la prépondérance maternelle, celui de la structuration patriarcale et celui du nouveau rapport de parité entre les sexes. On sait que ces trois schèmes portent la représentation - plus ou moins chronologique - d'étapes sociétales, culturelles et historiques, en même temps que d'étapes de croissance et maturation personnelles. Autant dire que, marqués d'un caractère de progression voire de substitution, ils sont en partie contradictoires. Or les voilà ici juxtaposés, bien plus, invoqués tour à tour pour des usages précis et mis sur le même plan.

Avant d'y regarder de plus près, quelques mots encore sur la polysémie ouverte par la juxtaposition de ces différents schèmes. On sait bien qu'une telle pratique traverse l'érotisme, la poésie, la mystique même. Le signe s'enrichit de cette polysémie que traduit le langage amoureux si présent dans le Cantique des Cantiques. C'est alors chacun/e des partenaires qui peut signifier et être signifié/e par l'autre. Celui ou celle qui devient pour l'autre Le Tout et l'Unique peut se voir nommer et à son tour nommer par des vocables dont aucun n'épuise la richesse du sens : ma mère, mon épouse, ma soeur... mon frère, mon époux, mon père... mon enfant, mon tout grand et mon tout petit. Mon, ma, semblable et mon autre.

On pourrait donc comprendre qu'une longue méditation sur la communauté des sexes reflète une richesse polysémique puisée dans des traditions successives.

Mais la Lettre apostolique *Mulieris dignitatem* n'est pas que méditation, elle est largement une justification, une défense et une apologie :

- Hommes et femmes n'y sont pas sujets d'un échange polysémique. Ces dernières ont été et restent absentes, imaginées, spécifiées, tenues en exclusion.

- Les 3 schèmes anthropologiques ne sont pas suggestifs mais invoqués ici comme des modèles, des patrons (patterns). Ils ne suggèrent pas, ils obligent. Dès lors, comment leur juxtaposition ne deviendrait-elle pas **essentiellement** contradictoire ?

- Ils servent très précisément, dans chacun des cas, à un usage justificatif.

Voyons donc maintenant, trop rapidement hélas ! pour pouvoir rendre compte des arcanes compliquées d'un tel texte, comment s'ordonnent les trois schèmes et comment ils sont invoqués pour prohiber ou justifier.

Commençons par ce qui nous est le plus proche et que l'Eglise officielle a fait sienne en ce siècle : la **réciprocité paritaire**. Les formules du Pape sont nouvelles, fort bien venues, témoignant d'une conviction personnelle : c'est *l'unité des deux... appelés dès le commencement à exister... l'un pour l'autre* (n°7), *dans une soumission réciproque... mutuellement confiés l'un à l'autre* (n°14). L'occasion pour le pape de faire sienne une évidence scientifique que le langage courant ne traduit pas toujours (quand nous disons par exemple "la femme donne la vie", "la femme source mystérieuse de la vie", "le père engendre"... etc.). *Dans l'ordre humain, précise le pape, l'engendrement est le propre de l'unité des deux, l'homme comme la femme engendrent.*

Sous cette strate contemporaine, qui trouve un appui dans la définition des droits de l'Homme, nous trouvons **l'ordre patriarcal chrétien**. On désigne par là l'aménagement de la préséance masculine assortie de la subordination de la femme ; celle-ci corrigée en partie par le principe de son équivalence foncière avec l'homme (thème magistralement traité par Kari E. Borressen). Ce

schème reste le modèle de l'organisation institutionnelle mais il n'en finit pas d'être aménagé et nous en trouvons encore ici-même une démonstration : on l'assortit de celui de l'*égalité* et l'on survalorise la spécialisation maternelle et "vocationnelle" de la femme qui emprunte, elle, directement au schème *archaïque-matristique*. N'ont pas été abandonnées, bien au contraire, les surcharges d'une théologie de la féminité, laquelle représenta une étape utile en son temps. Une des caractéristiques de l'anthropologie de Jean-Paul II, c'est la prédominance de ce schème, à tel point qu'il innove en isolant parfois le sexe féminin dans sa supériorité (j'ai montré ailleurs comment il rejoignait ici les féministes les plus radicalement attachées au culte de l'auto-suffisance féminine ; faute de mieux je les ai nommées *féministes-féminisantes*, façon élégante de montrer comment ce courant est traversé par une idéologie *lesbienne*, et reste fort méfiant à l'égard du partenariat femme-homme (2)).

A remarquer que tout un jeu de glissements et travestissements sémantiques s'opère dans ces tentatives de correction : on ne dit plus *nature* ni *destin* de la femme mais *vocation, charisme*, tandis que *la différence entre les sexes* devient *la spécificité de la femme* (3).

En fait, et une étude du culte marial le montrerait aussi, l'Eglise n'a jamais rompu avec ce premier schème *archaïque-matristique* - celui qu'évoque par une trouvaille Gabrielle Rubbin (4) parlant de la "phantasmère" qui a dominé à l'aube des civilisations comme elle le fait à l'aube de chacune de nos vies. Primordialité, préséance dans la sainteté, suffisance englobante, perfection caractérisent alors la femme qui suit

SA vocation : La " plénitude de grâce " accordée à la Vierge de Nazareth en vue de sa qualité de " Théotokos " signifie donc en même temps la plénitude de perfection de " ce qui est caractéristique de la femme ", de " ce qui est féminin " (n°5). Et l'on sait combien ce portrait de la mère-épouse coïncide à la fois avec la figure de Marie et avec celle de l'Eglise que Rome privilégie.

Dans le simple ordre humain des choses, que le Pape lui-même invoque plusieurs fois en cette Lettre, on relèverait déjà de multiples incohérences et distorsions : par exemple, pourquoi, si l'homme et la femme sont égaux et engendrent tous deux, l'homme se trouverait-il confié à la femme (n°30) ? Et pourquoi la femme serait-elle celle qui reçoit l'amour pour aimer à son tour (n°29) ?

Mais ces incohérences deviennent encore plus significatives d'un emploi idéologique lorsqu'on les voit conduites par le désir de pérenniser un ordre, de justifier une institution. La Lettre sur la dignité de la femme ne s'appliquerait-elle pas surtout à la dignité de l'Eglise ? Elle cherche à réfuter des thèses et à repousser des demandes actuelles ; de celles qui affèrent au troisième schème de la parité.

Il ne faut pas être grand clerc pour relever ici l'exercice périlleux des justifications : trop d'analogies forcées (le Christ archétype de l'homme masculin ; la plénitude de grâce de Marie qui devient la plénitude de perfection de ce qui est féminin...); trop d'oppositions non fondées (l'ordre de la grâce, l'ordre du baptême, l'ordre humain, l'ordre de l'amour, au regard de Dieu, au regard de l'homme...); trop de disjonctions et d'incohérences entre l'énoncé des principes et la restriction des applica-

tions (la vocation suprême de la femme ...Le Christ compte sur elle pour accomplir le sacerdoce royal...n°30 et 31).

Que révèlent ces graves contradictions internes, ces incohérences de pensée et de style, ces exercices d'équilibre entre plusieurs théologies, sinon la dure nécessité de justifier à tout prix un ordre, une théologie, une ecclésiologie, un magistère, une organisation des ministères, une institution cléricalle et masculine, devenus incompatibles avec les références de valeurs, les principes et les affirmations solennelles qui servent de socle - dans le nouvel ordre Humain comme dans l'ordre évangélique - au troisième schème de l'égalité et mutualité dans les différences(5).

L'effort de justification est si manifeste, le principe d'exclusion des femmes si explicite, les contradictions internes si graves, qu'ils en appellent à l'exercice autoritaire. Le pape a recours pour ce faire à une globalisation qui s'appuie sur la juxtaposition totalitaire des trois schèmes : l'Eglise s'énonce elle-même comme mariale, en même temps qu'apostolique et pétrinienne (27).

L'Eglise qui nous est présentée ici, en toute bonne foi sans aucun doute, se justifie elle-même bien que, non seulement elle maintienne l'exclusion des tenants d'une autre théologie, des laïcs et plus radicalement encore des baptisées qui sont plus de la moitié de sa communauté, mais qu'elle n'a même jamais osé engager un véritable dialogue avec elles. Comment une justification qui se met au service de l'exclusion, ne relèverait-elle pas d'un usage idéologique ?

L'exercice ne peut qu'en devenir de plus en plus autoritaire et périlleux. Au

fur et à mesure des contradictions patentes, théologiques et anthropologiques, des exclusions et des dysfonctionnements graves, cette sorte de défense institutionnelle ne pourra

qu'emprunter plus avant au domaine de l'idéologie...

Marie-Thérèse van Lunen Chenu

1. Edition du Cerf, 1989.

2. M-Th L C in *La Maternité*, Concilium, 1989-226.

3. Dans un *Rapport du Saint-Siège en vue de la IV^{ème} Conférence mondiale sur les femmes*, il est affirmé... *A la lumière de l'expérience acquise dans la Décennie qui a suivi la conférence de Nairobi, il est nécessaire que les législations aussi bien internationales qu'intérieures, tiennent compte du fait que la véritable parité entre la femme et l'homme au niveau des droits fondamentaux ne se réalise que si l'on sauvegarde la spécificité de la femme et qu'il n'est pas possible d'arriver à une égalité véritable si l'on efface la diversité* (Rapport, n°8).

4. Gabrielle Rubbin, *La phantasmère ou les sources inconscientes de la misogynie*, Laffont 1977.

5. Je dois ici, peut-être, encore un mot d'explication : actuellement, l'Eglise insiste officiellement sur le principe d'égalité et différences entre les sexes. Les Droits de l'Homme aussi, mais en prohibant le préjugé qui prétend spécifier le contenu des différences sur la base du sexe (*Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes*, art.5). Tandis que les textes récents de Rome (Cf infra) montrent bien que, pour elle, c'est la femme, qui seule spéciale, est censée introduire la différence par sa spécificité, comme si, selon le récit archaïque de Genèse 2. elle n'avait été créée, après l'homme, que pour introduire la différence. Ainsi la voit-on limitée, fonctionnelle, relative à l'homme, le référent et la norme. De là cette logique primaire qui déduit que lui seul peut représenter dans le ministère toute l'humanité et que la femme n'en aurait ni la capacité effective ni le droit. De là aussi ce blocage qui nuit tant à une parité co-créative où chacun des sexes est original à l'autre.



Pouvons-nous voir le visage féminin du Christ jusque sur la croix ? Cette statue située à Toronto a suscité bien des réactions. (Cf *Crucified Woman : Art and the Experience of Faith*, Toronto journal of Theology 5, 1989)

La christologie féministe

Un sauveur mâle peut-il sauver les femmes ? Si Jésus de Nazareth fut un homme (ce qui est indiscutable), est-ce que cela accorde à la masculinité une valeur christologique centrale ? Des théologiennes féministes ont osé une relecture de l'Evangile du point de vue des femmes et parlent du visage féminin du Christ.

“Un sauveur mâle peut-il sauver les femmes¹?” Cette formulation percutante de Rosemary Radford Ruether exprime bien la difficulté majeure à laquelle est confrontée la christologie féministe. Selon certaines féministes, la réponse à cette question est claire : l'incarnation de Dieu dans un homme révèle le caractère profondément patriarcal du dieu-mâle des chrétiens. D'autres osent une autre réponse. Les femmes, disent-elles, doivent se réappropriier la récit évangélique et les traditions chrétiennes sur Jésus Christ².

Avouons-le, pour celles qui choisissent cette deuxième voie, le défi est de taille. Les façons d'aborder le problème sont multiples et les résultats, tant du point de vue féministe que théologique, sont de valeur inégale. Ces tâtonnements se heurtent à une pensée plus que millénaire, enchâssée dans une vision masculiniste, où il n'y

a guère d'espace pour les femmes, pour leur expérience ou pour leur soif du spirituel. La christologie féministe représente néanmoins un effort important d'inculturation de la foi chrétienne qui risque de transformer radicalement notre compréhension de Jésus Christ.

Celles qui relèvent ce défi se retrouvent devant une double tâche. D'une part, toute christologie féministe doit faire face au caractère profondément patriarcal de l'héritage chrétien. A partir de l'incontournable masculinité de l'homme Jésus de Nazareth, des systèmes christologiques antipathiques aux femmes ont conclu à la masculinité de la personne divine du Christ, l'érigeant en signe de la normativité masculine. La relation du Fils au Père offre une légitimation métaphorique de l'ordre hiérarchique au sein des familles et des institutions. La glorification des souf-

*L'incontournable
masculinité de
l'homme Jésus*

frances rédemptrices du Christ justifie l'acquiescement à l'oppression et la soumission à la violence. C'est cette image patriarcale de Jésus Christ que la christologie féministe veut déconstruire.

Elle est aussi conviée à une tâche constructive, celle de renouveler notre compréhension de Jésus Christ. Des recherches bibliques et historiques ont démontré l'existence de tendances égalitaires où la relation des femmes à Dieu en Jésus Christ n'est point occultée. Comme des trésors cachés, on a découvert des images féminines de la tradition. Ainsi voit-on apparaître de nouvelles ressources pour construire une vision du Christ inclusive des femmes et de leur expérience.

Une quête spirituelle

Que se cache-t-il derrière tous ces efforts ? Pourquoi la masculinité de Jésus nous dérange-t-elle ? Pourquoi inventer de nouvelles façons de parler du Christ ?

L'émancipation des femmes contemporaines a engendré des transformations majeures dans leur vie et leur conscience. Sur le plan spirituel, ce mouvement n'est pas sans écho. Le mépris traditionnel à l'égard du corps des femmes, le dénigrement de leur expérience du spirituel, le dédain qui veut qu'aucune femme ne puisse représenter le divin apparaît comme une blessure qui tarit la relation des femmes au divin.

L'aspiration à l'égalité sociale et civique s'ajoute alors à l'aspiration à l'égalité spirituelle. La christologie féministe naît de cette quête spirituelle, le désir des femmes de se reconnaître en Dieu/e et de s'adresser à un/e Dieu/e

qui leur ressemble. Poser la question de la masculinité de Jésus, c'est poser la question de sa capacité de dire Dieu/e aux femmes assoiffées d'un/e Dieu/e qui correspond à leur être et bénit leur existence.

La foi chrétienne se structure autour de l'événement christique où Dieu se fait connaître à travers un homme dont la vie et les actions révèlent l'ouverture de l'humain au divin et du divin à l'humain. Crucifié, cet homme est signe de la solidarité divine avec toutes les personnes humiliées et victimisées. Ressuscité, il est signe de la victoire des forces de la vie sur les forces de la mort. Ce qui est en jeu ici, c'est la capacité de Jésus Christ de révéler Dieu aux femmes et de leur permettre de se découvrir aimées de Dieu.

L'homme Jésus

Celui que nous appelons le Christ fut un homme. Il s'agit d'un fait irrécusable. Une telle affirmation n'accorde toutefois pas à la masculinité une valeur christologique centrale. Elle ne fait que confirmer la pleine humanité du Christ incarné, toute personne humaine ayant forcément une identité sexuée. Dans cette perspective, l'important n'est pas de savoir quel était le sexe de Jésus de Nazareth, mais plutôt de saisir comment il a vécu sa relation avec les femmes et les hommes qu'il côtoyait. Un sauveur mâle qui aurait méprisé des femmes, qui les aurait exclues de sa communauté de salut ou qui ne les aurait accueillies que comme des personnes de seconde zone pourrait difficilement représenter pour elles un sauveur bien intéressant. C'est pourquoi les femmes (et quelques hommes) se sont lancées dans une re-

lecture du récit évangélique du point de vue des femmes.

Si ces efforts de relecture ont produit, au début, des portraits plutôt anachroniques, d'une valeur scientifique discutable, la méthodologie s'est par la suite raffinée³. Selon cette relecture, les rapports de Jésus avec les femmes sont plutôt de type égalitaire. Jésus de Nazareth fut un homme qui fréquentait les femmes et entretenait des relations avec elles. Son option pour les pauvres est aussi une option pour les femmes, exclues et marginalisées à cause de leur sexe. Le souci de Jésus pour des femmes exclues, comme par exemple la femme qui saigne (Mt 9.20ss) est porteur d'un message libérateur. Dans l'entourage de Jésus, on découvre des femmes disciples, associées à son ministère.

La relecture féministe de l'Évangile nous révèle aussi en Jésus un homme qui parle des femmes quand il parle de Dieu. Il reconnaît en effet l'expérience des femmes comme un lieu à partir duquel nous pouvons saisir le divin, comme une expérience capable de porter la révélation de Dieu. Celle qui fait du pain (Mt 13.33), celle qui se réjouit de la pièce de monnaie perdue (Lc 15.8ss) symbolisent le règne de Dieu annoncé par Jésus.

Cette relecture permet aussi de découvrir en Jésus de Nazareth un homme qui prend conscience de sa mission au contact des femmes celle qui lui lave les pieds pose un geste prophétique qui préfigure celui de Jésus (Mc 14.3ss). La persévérance de la femme syro-phénicienne devant le refus de Jésus de guérir sa fille, parce que non juive, le force à prendre con-

science de la dimension universelle de sa mission (Lc 7,24ss). De telles femmes jouent en quelque sorte le rôle de sages-femmes de la révélation. Il devient également de plus en plus difficile de saisir Jésus de Nazareth en dehors de la communauté des disciples qu'il appelle, communauté qui inclut des femmes et des hommes et qui continue l'œuvre évangélique.

Sortir le Christ de cet univers masculin

Ce processus de redécouverte féministe de Jésus a nourri l'imagination spirituelle des femmes, ouvrant pour elles des possibilités nouvelles de se projeter dans le récit évangélique. L'évangile de Jésus qui fréquente, aime et appelle des femmes est une ressource importante pour l'identité chrétienne. Leur réinscription dans le souvenir de Jésus ouvre des pistes aux femmes pour devenir agentes de leur propre spiritualité. Pour les femmes, en particulier, qui assument des tâches importantes en Église, la redécouverte des figures féminines les confirment dans leur ministère.

Enfin, il est très important pour la christologie féministe de ramener ces parties du récit chrétien à l'attention de l'Église contemporaine. Il s'agit en effet d'un héritage oublié auquel l'Église ne peut plus renoncer.

Le visage féminin du Christ

Si la masculinité du Jésus de l'histoire ne pose pas d'obstacle à une réinterprétation féministe de sa vie, la question de la masculinité symbolique du Christ présente des difficultés plus grandes. En effet, exprimer la relation du Christ au divin uniquement en ter-

mes masculins le renferme dans un discours patriarcal. Il faut donc des efforts pour sortir le Christ de cet univers masculin, pour renouer avec la radicalité d'un Christ qui n'est ni masculin ni féminin, pour découvrir un langage féminin capable de dire la présente divine dans le Christ.

Plusieurs féministes s'intéressent à l'émergence d'une christologie "pneumatique" (*pneuma* = souffle, esprit), qui insiste davantage sur la relation du Christ avec l'Esprit-Saint. Une telle christologie permet d'exprimer la relation du Christ au divin par des symboles autres que celui de la filiation masculine. Par la fluidité de ses catégories, une christologie pneumatique revivifie notre sens de l'ouverture libératrice de l'événement christique et permet aux femmes de se situer à l'intérieur de cet événement.

Dans ce contexte, des chercheuses féministes ont manifesté un intérêt renouvelé pour l'utilisation du langage sapientiel dans les traditions primitives sur Jésus⁴.

Le prologue de l'Évangile de Jean est

une appropriation chrétienne évidente d'une hymne de louange à la Sagesse divine (Proverbes 8.22ss). Mais nous retrouvons aussi dans les Évangiles synoptiques des références à Jésus comme enfant de la Sagesse divine et comme son incarnation (voir par exemple Mt 11.19-20 ou encore, Lc 11.49). A la redécouverte d'une telle imagerie, Jésus Sophia devient une appellation possible pour le Christ, dont le visage féminin est en train d'apparaître.

Le travail des théologues féministes a permis à l'Église de se souvenir que notre Père est aussi notre Mère. C'est avec plaisir qu'elles ont vu Jean-Paul II faire sienne cette expression. Espérons que leur travail christologique permettra à l'ensemble de l'Église de redécouvrir que le Christ, qui est notre Frère, est aussi notre Sœur.

Carolyn Sharp

in Relations (Montréal)

Interrogations actuelles sur Jésus,
décembre 1995, n° 616

1. Rosemary Radford Ruether, *Sexism and God-Talk*, Boston, Beacon Presse, 1983, p. 116. Nous ne pouvons que déplorer qu'aucun livre de cette théologienne importante ne soit disponible en français.

2. Pour une vue d'ensemble, voir l'article de la théologienne canadienne Ellen Leonard "Women Confronting Images of Christ", in F.A. Eigo, *Imaging Christ Politics. Art. Spirituality*, Villanova University, pp. 171-176.

3. Voir Elisabeth Schussler Fiorenza. *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Paris, Éditions du Cerf, 1986, ainsi qu'Olivette Genest, *Femmes du Nouveau Testament, Exégèse sémiotique*, Paris, Femmes et hommes en Église.

4. Voir par exemple, Elisabeth Johnson "Jésus the wisdom of God" *Ephermides Theologiae Lovanienses* 61, 198, pp. 261-294 et Elisabeth Schussler Fiorenza *Jesus: Miriam's Child. Sophia's Prophet*, New York, Continuum, 1995. En français, on consultera avec intérêt Luis Perez Aguirre. *Incrovable Église. Pauvreté, pouvoir, sexualité, féminisme*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, pp. 155-164.

Homosexualité : les frontières d'une anthropologie

Extraits de l'exposé de Françoise Roquet devant l'AFERT (Association Européenne des Femmes pour la Recherche Théologique) le 22 octobre 1995 à Paris

Avant d'aborder la question du sens, il me semble nécessaire de définir l'homosexualité : vous verrez que ce n'est pas si évident. Puis nous aborderons le "vif du sujet", à savoir : que veut dire aujourd'hui aimer une personne de même sexe, qu'est-ce que ça signifie, dans le jeu de la relation entre les sexes, alors que tous les textes de la Bible, et particulièrement ceux de la Genèse (1 à 3 et 19), semblent affirmer que toute transgression par rapport à cette différence est "une abomination aux yeux de Dieu" ? Ne sommes-nous pas en contradiction flagrante avec les visées du Créateur, puisque hors norme (au sens théologique, structurant du terme et non au sens répressif) ?

Définition

Le mot "homosexualité" est apparu pour la première fois à la fin du XIXe siècle. "La sexualité orientée vers le même" est au départ un terme de classification des individus, et même une

sorte de biotype qui définit non seulement ses choix d'"objet" sexuel, mais tout autant son être même. L'homosexuel est d'abord défini par sa sexualité, il possède des "traits mentaux et corporels" particuliers, des "caractéristiques et attitudes sexuelles" propres au sexe opposé (Freud). Bref, l'imaginaire commun a du mal à comprendre qu'un être semblable à un hétérosexuel puisse avoir une orientation différente. Ce qui fait peur en l'occurrence, ce n'est pas la différence, mais la ressemblance. Si l'on ne peut situer ou désigner clairement ce qui dérange (et peut-être ses propres désirs enfouis), alors comment trouver sa propre identité, comment gérer ses propres ambiguïtés ?

D'après le rapport Kinsey, en 1948, la frontière n'est pas si évidente au niveau des comportements, entre homo et hétérosexualité. Lorsque l'on me pose la question : combien êtes-vous ? Je réponds souvent : de 5 à 7 %, sachant pertinemment que ce chiffre ne veut pas dire grand chose. Mais puisqu'il faut bien parler d'homosexualité, je dirais qu'est homosexuelle une per-

sonne ayant une préférence à ce point marquée pour les personnes de son sexe qu'elle ne peut envisager, de par sa structuration psycho-affective, de relation satisfaisante qu'à l'intérieur de son propre sexe. Je ne qualifierai donc pas d'homosexuels des comportements de circonstance.

La première conclusion à tirer de tout cela est donc que l'on ne peut bien sûr considérer les homosexuels comme une catégorie à part. Cet enfermement dans des catégories médicales (maladies physiques ou psychiques) ou morales (perversité), réduit l'homo à être un objet d'étude et non un sujet du sens. Si l'homosexualité est diffuse, on ne peut caractériser une personne par son biotype ou ses prédéterminations psychiques, attitudes qui en ont conduit tant dans les hôpitaux psychiatriques, si ce n'est pire.

Tout aussi dangereux est le discours de la hiérarchie catholique invitant à séparer la personne homo qui doit être acceptée, accueillie, etc., de son comportement, classé moralement inacceptable. Peut-on distinguer à ce point la sexualité de la personnalité, le désir et l'être profond ? Le va-et-vient entre le confessionnal et le lieu de drague a également quelque chose d'inférieur. Il y a derrière ce discours une volonté éradicatrice certaine du désir pour une personne de même sexe. Or, vouloir "guérir" les homosexuels est voué à l'échec : d'abord parce que à toutes les époques, dans toutes les cultures, et y compris chez les animaux, ce désir est une réalité incontournable ; ensuite parce que tout a été essayé dans ce sens, y compris l'élimination physique.

Si on ne peut donc classer hétérosexuels et homosexuels dans des catégories vraiment séparées, si l'on ne peut pas nous guérir, c'est, je pense,

que nous avons notre place dans le jeu de la sexualité humaine et, partant, dans celui de la création. Je crois en effet qu'il ne nous suffit plus d'avoir une attitude défensive, il nous faut dorénavant chercher ce que nos relations signifient réellement, quels en sont les enjeux sociaux, symboliques, spirituels.

Recherche de sens

Ma recherche du sens de ma sexualité a pris deux directions :

une positive, à savoir de quelles valeurs (et limites) une relation homo est-elle porteuse, comment en particulier les chrétiens peuvent-ils la vivre en référence à leur foi ?

une direction négative, comme en creux, c'est-à-dire chercher ce qui révèle le rejet dont nous sommes l'objet (homophobie), quelles peurs notre particularité éveille-t-elle ?

"Homme et femme il les créa", "autres que les autres" (anders als die anderen)

L'alliance entre le début du livre de la Genèse et le titre du premier film ouvertement homo (1919) ne vous choquera pas, j'espère. Bien plus encore que chez les hétéros, je suis obligée de me poser les questions suivantes :

qu'est-ce que ce corps sexué au désir apparemment en contradiction avec sa fonctionnalité naturelle ?

quel est donc le sens de la différence sexuelle ?

sans tomber dans le piège idéologique de la loi naturelle, ma relation à une femme n'est-elle pas dans ses conséquences psychologiques et spirituelles, une négation de l'altérité de Dieu ?

Je renvoie ici à la lecture que font X. Thévenot et D. Müller¹ des trois premiers chapitres de la Genèse : l'acceptation de la différence homme/femme est signe de l'acceptation de la différence Créateur/créatures, différence structurante et créatrice, en opposition avec la tentation d'être "comme des dieux", et du mythe de l'androgyne.

1. Le rapport au corps et à sa fécondité

"Expliquer le sens de la sexualité humaine par la procréation parce que le pénis s'emboîte dans le vagin, est du même niveau de conceptualisation que d'expliquer l'existence du melon en disant qu'il a été créé pour être découpé et mangé en famille parce qu'il a des méridiens sur son écorce". Cette pré-détermination a, en effet, quelque chose de cauchemardesque.

Néanmoins, j'ai en moi la potentialité, par une relation avec l'autre sexe, de créer un autre être humain. Quelle est la fécondité d'une relation avec une autre femme, à quoi bon tous ces organes ?

"La vie la plus belle est celle que l'on passe à se créer soi-même, non à procréer" (Nathalie Barney)? Je crois que cette phrase est essentielle, bien que le superlatif me semble exagéré : ce n'est pas "la plus belle" qu'il aurait fallu dire, mais tout simplement "une belle vie, une vie bien remplie et féconde". Bref, il me semble qu'il y a dans la relation entre deux femmes qui s'aiment une création réciproque, où l'une fait advenir l'autre. "C'est peut-être le privilège de l'amour entre femmes de développer une écoute différente de l'autre corps ; de devoir, pour se manifester, dépasser les conditionnements de la sexualité et de favoriser ainsi une ou-

verture à la vie spirituelle que l'érotisme, la culture et les religions inventées par les hommes ont brimée chez les femmes"². Les lesbiennes... rompent avec le plus ancré des tabous patriarcaux... : interdit fait aux femmes de s'allier entre elles, de s'aimer, de créer et de se cultiver réciproquement l'esprit". Oui, l'interdit peut être déstructurant et terriblement réducteur : il y a une fécondité que la rencontre hétérosexuée ne peut susciter et je ne pense pas que l'on puisse attribuer à la seule sublimation de la reproduction le fait que les artistes soient si nombreux chez les homos. Il y a une réelle fécondité du corps gay ou lesbien, dans l'union de deux semblables, la place pour un tiers à venir est ouverte.

2. La différence sexuelle : une frontière reconnue...

Je crois qu'il faut affirmer très fort que l'homosexualité n'est pas obligatoirement une négation de la différence des sexes. "Homme et femme il les créa". Gays et lesbiennes ne sont pas identiques et cette différence n'est pas uniquement culturelle : elle traverse les corps, la sexualité d'une lesbienne n'est pas celle d'un homme hétéro : dans un couple, il n'y a pas celle ou celui qui fait la femme et l'autre qui fait l'homme (du moins dans la plupart des cas).

Je ne pense pas qu'il faille également trop insister sur l'opposition différence-altérité : je crois au contraire que les homos sont témoins d'une autre altérité, celle qui s'inscrit à l'intérieur du même sexe entre individus foncièrement différents. "La différence sexuelle n'est pas totalisante... La première différence n'est pas le sexe, mais une originalité qui n'est pas pourtant

la création propre de chacun. La différence de chacun est d'abord une relation avec l'autre avant d'être une relation avec l'autre sexué³. Et c'est peut-être pour cela que nous faisons peur : il y a à l'intérieur de chaque sexe une différence, on ne peut plus parler de LA Femme ou de L'Homme, car il y a de la séduction et du désir, de la séparation et de la relation au sein même de ces deux groupes. L'indifférenciation intra-sexuée devient impossible.

3. ...mais qui ne saurait être étanche

Il y a tout de même chez certains gays une féminité, chez certaines lesbiennes une masculinité, qui ne sont pas obligatoirement signes de déséquilibre.

Cette ambiguïté peut être physique ou physiologique : je pense à un garçon de mon groupe qui est naturellement féminin (membres graciles, traits fins, etc.). Cette féminité, d'ailleurs cultivée, n'est pas feinte. La séparation "naturelle" des sexes n'est pas évidente (cf Jeux olympiques d'Albertville).

Plus contestée, l'ambiguïté psychologique, identitaire, culturelle : lorsque M. Wittig affirme que "les lesbiennes ne sont pas des femmes", elle veut dire par là que les lesbiennes, qui développent leur identité sous le regard des femmes, ne peuvent se reconnaître dans ce mot qui signifie, peut-être plus qu'une réalité physique, l'objet du désir masculin. Et l'on sait à quel point il est nécessaire pour la liberté des femmes de ne pas rester simple objet de désir. Que serait le féminisme sans les lesbiennes ?

Je voudrais aussi vous dire qu'il y a de belles amitiés entre hommes et femmes qui ne passent pas par la sexualité, une complicité par exemple entre des

femmes hétéros et des gays.

4. L'altérité de Dieu

Il y a donc des femmes inaccessibles aux hommes, des hommes inaccessibles aux femmes. Les homos ou l'échec de Don Juan : le désir de séduction absolue, qu'il vienne de l'un ou l'autre sexe, s'y heurte. Les comforts identitaires sont mis à mal de l'extérieur comme de l'intérieur d'un même sexe. Sommes-nous donc des trublions dans le désordre savamment ordonné de la création ?

"Homme et femme il les créa". Et cela est bon. Homos et hétéros il les fit, "autres que les autres". Car si la norme est structurante, elle se pervertit souvent et étouffe ce qu'elle devait vivifier. L'a-normativité est nécessaire à la norme même.

Par ailleurs, il me semble dangereux de faire de la simple rencontre des sexes opposés le lieu par excellence de l'expérience de Dieu. Sacraliser la sexualité peut dériver vers l'idolâtrie. L'expérience de Dieu dépasse et de loin la sexualité.

Enfin, il y a une propension actuellement à célébrer toujours l'altérité. On ne dit plus "qui est mon prochain" mais "qui est l'autre". Et si l'autre était mon prochain ? Et si le Tout autre s'était fait le même ? Ça ne vous rappelle rien ?

Je ne voudrais pas qu'après ce chapitre, vous croyiez que les homos soient parfait : des écueils nous guettent : narcissisme, indifférence, polie ou non, envers l'autre sexe, etc. Il y a comme partout des salauds et des sympas, des égoïstes et des généreux, des coureurs et des fidèles. Je ne souhaite pas vivre dans une société uni-

*Et si le Tout
autre s'était
fait le même ?*

quement homosexuelle mais je crois que ma sexualité est un chemin de sainteté, qu'elle est un signe de l'alliance entre Dieu et sa création, sur un mode différent et inconfortable, mais ô combien nécessaire, car elle est signe de l'altérité et de la rencontre, de la fécondité et du bonheur.

Alors l'homosexualité, ce n'est pas évident à définir, l'homosexualité est autre, l'homosexualité est féconde, l'homosexualité est création de frontières intra-sexuées, l'homosexualité est passage de frontières inter-sexuées, l'homosexualité est chemin vers Dieu, l'homosexualité, ça complique un peu les choses en fait dans le rapport hommes/femmes. Dieu merci !

Mais je ne peux pas oublier également la fracture immense qu'a provoquée dans notre civilisation le nazisme : les triangles roses, portés par les homos masculins de "race aryenne" uniquement, est l'expression de cette peur de l'autre : ils menaçaient, selon leur thèse, d'"affaiblir la race", de la déviriliser, de dissocier par leur attitude l'homogénéité masculine, hiérarchique, machiste de la société ; et paradoxalement, on sait fort bien que les SA, par ailleurs "bons pères et bons

époux", ont pratiqué l'homosexualité, que certains triangles roses ont servi de gîtions à des gardiens nazis privés de femmes. Lorsque je veux connaître le degré de liberté d'une société, je regarde le statut des femmes et des homos : croyez-moi, je me trompe rarement. Et je ne peux pas m'empêcher d'être inquiète devant la montée des revendications identitaires, y compris des identités sexuelles (féminines ou masculines) et homosexuelles, ainsi que du puritanisme. Le communautarisme homosexuel notamment n'est-il pas un refus de l'autre hétéro ? Lorsque je regarde ce qui se passe aux USA, où il existe une communauté homo séparée de la population hétéro (quartiers homos) je crains la haine homophobe. D'ailleurs, celle-ci ne manque pas de se produire.

L'enfermement d'une société conduit à sa mort. De même pour notre Eglise. Le groupe "David et Jonathan" a toujours refusé de devenir une "gay church". Nous n'avons pas à reproduire les défauts que nous dénonçons chez les autres. (...) Il nous faut toujours déplacer les frontières qui nous semblent évidentes.

Françoise Roquet

1. Xavier Thévenot : "Homosexualité masculine et morale chrétienne", Ed. du Cerf, 1988
Christian Demur et Denis Muller, L'homosexualité, un dialogue théologique, Ed. Labor et Fides, 1992.

2. Marie-Jo Bonnet : Un choix sans équivoque, Ed. Denoël/Gonthier, 1981, p. 218

3. Donna Singles, La différence, destin ou projet, 1989

Autres références :

Jacques Perotti, Un prêtre parle : je ne peux plus cacher la vérité, Ed. Fillipachi, 1995, (Cf. Rubrique Avez-vous lu ?)

Rapport Potel sur les prêtres homosexuels

Le bazooka de son Eminence

En nous envoyant par fax ce texte, déjà publié dans plusieurs journaux du Québec, Yvon Labbé, Directeur de la Revue Notre-Dame, nous envoie ses vœux pour la nouvelle année et ajoute : "Il est plus que temps que nous dénoncions haut et fort ces atteintes, non seulement aux droits des femmes, mais à l'intelligence tout court."

On s'y attendait. La tentation était trop forte. On ne laisse pas le bazooka dans la remise quand des salves de mitraille ne réussissent pas à faire taire l'adversaire.

Nous avons été avertis : plus question de parler de sacerdoce pour les femmes. C'était non. Un non définitif. Mais, comme l'expérience nous a appris que rien n'est définitif en ce bas monde, sauf la mort, nous nous étions remis à faire des plans pour demain. Des femmes prêtres. Dans vingt ans, peut-être.

Et puis, le coup de bazooka est parti. Son Eminence qui préside au Saint-Office l'affirme : l'exclusion des femmes de tout ministère ordonné dans l'Eglise catholique fait partie du dépôt de la foi que l'Eglise a mission de protéger. Cette lecture de la Tradition est infaillible et engage l'Eglise pour toujours.

Quelle tristesse ! Quel manque de foi ! Quel orgueil !

Alors que l'évangile est un ferment de liberté et alors que la parole et les actes du Christ nous invitent à inventer continuellement des chemins neufs pour laisser passer la Vie, voilà qu'on sclérose la communauté des croyants.

Les premiers siècles de l'Eglise n'ont été que cela : une période d'adaptation, "d'invention" pour que le mes-

sage de l'évangile atteigne les confins de la terre. Qui peut trouver trace de la papauté dans les évangiles ? Elle fut une réponse à des besoins historiques. Elle s'inscrit même dans l'héritage des César et tient beaucoup plus de Constantin que du Christ. Qui peut nous assurer que l'épiscopat est la continuation des Douze ? Il n'est jamais question d'épiscopat dans les évangiles, ni de transmission de pouvoirs. Et le Christ n'a jamais parlé de sacerdoce. Mais l'Eglise des premiers temps a su faire preuve d'imagination afin de mettre en place des structures propres à assurer sa vie interne.

Les premiers chrétiens ont su lire les signes des temps et apporter leurs réponses. Pour les premiers temps. Pour leur temps.

Vatican II nous a invités à lire les signes des temps De notre temps. La promotion de la femme et son accession à tous les ministères dans l'Eglise est une réponse pour aujourd'hui à cette lecture.

La parole de mon vieux professeur de théologie est plus vraie que jamais. "L'Eglise est une tuyauterie bien montée, mais l'Esprit s'amuse à souffler en dehors".

Yvon LABBÉ
Sillery

Revue Notre-Dame

Brèves

Canada

L'Eglise catholique du Canada vient de perdre une de ses éminentes théologien-nes, Mary Malone. Celle-ci a décidé de quitter l'Eglise pour protester contre la tradition qui présente un visage exclusivement masculin de Dieu. Cette histo-rienne de l'Eglise a expliqué à l'hebdomadaire "The Tablet" qu'elle estimait impossible que le christianisme se libère un jour de la domination masculine.

(L'Actualité religieuse, 15 janvier 1996)

Toujours l'ordination des femmes !

La note du cardinal Ratzinger engageant l'infaillibilité de l'Eglise sur la question de l'ordination des femmes continue de susciter des réactions. Voici celle des théologiens de l'Association européenne de théologie catholique, section fran-çaise : *"Les théologiens que nous sommes s'interrogent sur la déclaration récente de la congrégation pour la doctrine de la foi du 28 octobre 1995 quant à la non ordination des femmes comme enseignement définitif et infaillible de l'Eglise. Par le caractère insolite de la procédure, par sa prise de distance d'avec le vocabulaire usuel des conciles Vatican I et VaticanII, par la manière rapide avec laquelle elle se prononce sur ce qui appartient ou non au dépôt de la foi, elle ne peut, à leur avis, que jeter le trouble dans l'esprit des membres de l'Eglise catholique et des autres Eglises."*

(L'Actualité religieuse, 15 janvier 1996)



Retour en arrière sur Pékin

Rectificatif

Marie-Thérèse van Lunen Chenu tient à présenter des excuses : son article sur Droits et responsabilités de la personne sexuée au précédent bulletin (n° 64, pp. 15-20) n'avait pu être rédigé que sur base de la traduction officielle provisoire. Depuis, la numérotation de certains articles de la Plate-Forme s'est transformée : l'article qu'elle avait cité comme 91 est devenu 89, 94 est légèrement transformé en 92, 96 est maintenant 95 et 97 est devenu 96. Le rapport officiel de la IVe Conférence mondiale sur les femmes - 361 articles, 212 pages - est consultable au Centre Femmes et Christianisme de Lyon.

European women's synod



Peu répercuté en France, nous transmettons cette invitation à un Synode européen de femmes.

Chères Femmes,

Suite aux Synodes de femmes nationaux des années précédentes, le premier synode de femmes européen aura lieu à Gmunden/Haute-Autriche, du 21 au 28 juillet 1996. Le comité international de préparation comprend des femmes d'origines confessionnelles, ethniques, politiques et sociales différentes, en provenance de quinze pays européens. Nous avons le plaisir de vous/t'inviter à cet événement international. Un Synode de femmes -l'événement en Europe avant la fin du siècle !-

Le mot "Synode" éveillera pour beaucoup des images très traditionnelles. En fait, avec ce terme nous nous référons à l'aspect démocratique de sa signification au temps du christianisme primitif : syn-odos vient du grec et signifie : être en route ensemble. Pendant des siècles, ce terme était réservé aux assemblées législatives des directions des Eglises, donc aux hommes. Les femmes veulent libérer ce terme de son caractère restrictif et lui donner une nouvelle interprétation. Les femmes ont une longue tradition de la rencontre et d'être en route ensemble. Des femmes venant de traditions culturelles, religieuses, ethniques et politiques différentes se retrouvent lors de petites et grandes rencontres partout dans le monde et se reconfortent mutuellement. Elles se donnent réciproquement du courage, elles fêtent leurs vies et leurs espoirs, elles partagent leurs solidarités, leurs angoisses et leurs joies.

Des femmes se rassemblent dans une Europe qui se développe en une communauté politique agrandie, qui ne peut être atteinte sans les femmes. C'est très important pour les femmes de déposer leurs expériences et de formuler leurs propres buts et stratégies et de confronter cette communauté avec leurs questions critiques.

Le premier Synode de femmes européen offre une vaste gamme de possibilités pour accélérer le processus d'accroissement de la confiance en soi. Des femmes, en provenance de toute l'Europe et de domaines différents, peuvent aussi bien montrer leurs forces et leurs performances qu'exprimer leurs doutes et leurs anxiétés. Les femmes peuvent développer ensemble leurs propres stratégies contre la mise à part par la société, contre la marginalisation dans le domaine de l'Eglise et des institutions ecclésiastiques et surtout dans la vie économique. Ensemble, elles peuvent

actualités

allumer le feu de l'enthousiasme et laisser leurs rêves et leurs espoirs devenir créatifs.

Le fil conducteur qui s'étire tout au long de la réunion est l'expérience personnelle qui sert de base à la réflexion commune, aux discussions et aux analyses. Mais il reste assez de place pour des liturgies en commun, pour des méditations, pour un vaste programme culturel ou des activités créatives, et bien sûr aussi pour se reposer et se détendre.

Le Synode de femmes est un événement qui doit être fêté. Nous espérons que beaucoup de femmes pourront ressentir cela. C'est pour cela que nous vous/t'invitons cordialement à venir à Gmunden et nous nous réjouissons de cette rencontre.

Wies Staell-Merkx

Présidente de l'Organisation internationale
du Synode Européen des femmes

Informations :

European Women's Synod

attn. Mag. Gabriele Kienesberger, Canisiusgasse 16/III,

A-1090 Wien -Austria,

Tel : ++43/1/31 935 68

Fax : ++43/1/935 67

Rassemblement Œcuménique Européen

Graz, juin 1997

Un autre rendez-vous se prépare, c'est le deuxième Rassemblement Oecuménique Européen à Graz (Autriche) en juin 1997 sur le thème "Réconciliation, don de Dieu et source de vie nouvelle". Le Forum Oecuménique des Femmes Chrétiennes d'Europe est impliqué dans cette préparation, notamment pour aider à la préparation d'une "Maison des femmes" à Graz. Pour préparer également cette rencontre, la branche française du MIR (Mouvement International de la Réconciliation) a pris ce thème pour son congrès annuel, qui s'est déroulé à Paris le 13 janvier 1996. Elle a pensé à faire figurer la réconciliation entre les sexes dans ses ateliers, à côté des conflits armés et religieux. Alice Gombault animait cet atelier en tandem avec Pierre Julien, médiateur familial.

Colloques

Symposium sur le **Partenariat hommes et femmes en Eglise**, Québec 29-31 août 1996,

Université Laval, avec une contribution de Donna Singles.

Colloque international, Université Laval, Québec, 24-28 septembre 1996.

La recherche féministe dans la francophonie, Etat de la situation et pistes de collaboration.

Un colloque ouvert à la diversité et au dynamisme : occasion unique d'échanger et de comparer nos approches respectives, nos résultats et nos projets. Un colloque qui laisse place à l'imagination.

"Nous sommes l'Eglise"

Depuis plusieurs mois, des textes "Nous sommes l'Eglise" circulent en France. Ils se présentent en forme de pétition venant de la part du "Peuple de Dieu" d'Autriche et invitant les personnes qui sont d'accord avec son contenu à le signer. En octobre 1995, la revue "Goliath" a pris l'initiative de lancer la pétition en France, suivie par Témoignage Chrétien. Un groupe de Strasbourg et Droits et Libertés dans les Eglises servent aussi de relais. Cette multiplicité d'initiatives en France est en même temps une source de confusion. Cependant le phénomène semble prendre les dimensions d'un événement inédit dans l'Eglise. C'est le "sensus fidei" qui s'exprime comme une vague de fond. De l'Autriche, la pétition est passée rapidement en Allemagne, en Suisse et en Belgique. Une version anglaise a été introduite sur Internet. Les organisateurs autrichiens, simples catholiques de base souhaitant une réforme dans l'Eglise, expriment leur étonnement et leur joie devant une réponse qui dépasse toute attente.

Voilà l'information (préparée par Donna Singles) que nous devons à nos lectrices et lecteurs. Si elles/ils veulent signer cette pétition, ils/elles peuvent photocopier le texte ci-après, le signer, le faire signer et l'envoyer à l'un des organismes de leur choix. (l'adresse de Droits et Libertés dans les Eglises est la même que la nôtre : 68, rue de Babylone, 75007 Paris)



"Nous sommes l'Eglise"

Référendum du peuple de Dieu

1. Construction d'une Église fraternelle

Équivalence de tous les croyants, suppression du clivage entre clercs et laïcs (ce n'est qu'ainsi que la diversité des talents et charismes pourra retrouver sa pleine efficacité).

Co-discussion et co-décision de l'Église locale lors de la nomination de l'évêque (doit devenir évêque celui qui jouit de la confiance du peuple).

2. Pleine égalité des droits des femmes

Co-discussion et co-décision dans toutes les instances ecclésiales.

Ouverture du diaconat permanent pour les femmes.

Accès des femmes à la prêtrise

(L'exclusion des femmes des fonctions ecclésiales n'est pas bibliquement justifiable. L'Église ne peut plus continuer à se priver de la richesse des capacités et des expériences humaines des femmes. Ceci est aussi valable pour les fonctions de direction).

3. Libre choix entre vie célibataire ou non

(Le lien entre prêtrise et célibat n'est ni bibliquement ni dogmatiquement obligatoire mais s'est développé historiquement. Il est donc modifiable. Le droit des communautés paroissiales à la célébration eucharistique et à la direction spirituelle est plus important qu'un règlement ecclésial).

4. Approche positive de la sexualité comme dimension majeure de l'homme créé et affirmé par Dieu

Reconnaissance du choix responsable de la conscience individuelle dans les questions de morale sexuelle (par exemple en matière de régulation des naissances).

Refus de l'équivalence posée entre régulation des naissances et avortement.

A la place des condamnations globales, plus d'humanité (par exemple en matière de relations pré-maritales ou à propos de la question de l'homosexualité).

A la place de la fixation sclérosante sur la morale sexuelle, accentuation d'autres thèmes tout aussi importants (par exemple la paix, la justice sociale, protection de la nature).

5. Une annonce joyeuse plutôt qu'une annonce menaçante

A la place des normes effrayantes et étriquées, un accompagnement compréhensif et une solidarité encourageante.

A la place d'une impitoyable dureté et sévérité, plus de compréhension et de réconciliation dans le cheminement avec les hommes et les femmes qui, dans des situations difficiles, aimeraient connaître un nouveau départ (par exemple les divorcés-remariés, les prêtres mariés démis de leurs fonctions).

J'atteste que j'ai plus de 16 ans (limite d'âge des électeurs du Conseil paroissial) et que je n'ai signé qu'une fois cette requête. Les initiateurs de la pétition garantissent le respect du secret des signataires lors de la réception au centre général de tri.

Signature

Lettres ouvertes

Chers soeurs et frères Goliards,

Très honorée d'avoir été mentionnée dans votre journal (n° 45 nov-déc/95, pp. 6 à 9) sous le titre "Evreux : un diocèse à la dérive", notre association, démocratiquement réunie en C.A. le 4 février dernier, tient néanmoins à vous apporter quelques précisions sur le sujet.

Votre article fait état des tensions dans le diocèse et au sein même de l'association "Evreux sans Frontières" (ESF) après la révocation de Jacques Gaillot. Si nous comprenons bien, les tenants de la "motion B" voudraient "tourner la page Gaillot", (pas moins) et ceux de la "motion A" "continuent à exiger sa réhabilitation". Essayons de nous mettre à la place du lecteur "X", qui ne connaît Femmes et Hommes en Eglise ni d'Eve ni d'Adam. "Diable !", se dit "X", "on trahit Gaillot ! Mais que se passe-t-il ?" Notre lecteur, piqué par la curiosité, apprend plus loin que "derrière la motion B se cache... une "petite mafia", avec un parrain et "des influents membres du groupe "Femmes et Hommes en Eglise" de l'Eure". Suit une liste de personnes dont certaines "sont intervenues pour obtenir la démission de Jacques Gaillot". Le doute s'installe : si Jacques Gaillot n'a pas été réhabilité, si Evreux Sans Frontières est en crise, c'est parce que ces gens là (c'est quoi, au juste ce groupe "Femmes et Hommes" ?) s'emploient à tout saboter. Haro sur les baudettes et les baudets de cette association qui semble pour le moins peu recommandable.

La première colère passée, nous invi-

tons votre lecteur à se poser quelques questions et tenons à l'informer de ce qui suit :

"Femmes et Hommes en Eglise (FHE), et avec l'accord total des susdits "influents membres", a publié le 15 janvier 1995 un texte appelant "tous les chrétiens... à se regrouper et à s'associer aux initiatives qui vont être prises, pour à la fois dire leur soutien à Jacques Gaillot et réclamer des évêques français une dénonciation publique de la décision romaine". Sans commentaire.

Les "motion A" et "motion B" ne peuvent être caricaturées en fidèles ou en traîtres de la cause Gaillot : la question est plutôt de savoir s'il faut d'abord nous attacher à sa personne ou nous inscrire, quelle que soit la situation de l'ancien évêque d'Evreux, dans sa démarche, à la fois ferme et non-violente (l'un n'excluant pas l'autre).

Outre que les positions des membres de FHE au sein d'"Evreux sans frontières" n'engagent en rien notre association, les attaques contre les personnes doivent être dûment argumentées et ne sauraient procéder par amalgames. Que reprochez-vous concrètement à Simone et Jean Peccaud, à E. Janvier, à L.A. Cauchois, à F. Varin ? Laissez aux intégristes ces arguties venimeuses, chers Goliards, n'imites pas vos ennemis, vous qui plaidez pour la transparence et le débat.

Nos amis de l'Eure ne sont ni des mafiosi ni des lobbyistes et n'entendent pas garder un profil bas. Mais ils étaient conscients que ce diocèse blessé avait

vie de l'association

besoin d'un évêque et ont vite compris l'entêtement du Vatican. Or, la recherche d'un compromis n'implique pas la compromission. Même après la nomination de Mgr David, il revient aux Ebroïcien de rester vigilants.

Voilà, chers Goliards, ce que nous aimerions que votre lecteur entende. Nous tenons d'ailleurs à vous signaler que certains articles de ce numéro sont re-

marquables. Dommage que l'un d'eux (peut-être par manque d'information ou par précipitation) vienne jeter le doute sur l'ensemble. Et nous ne désespérons pas, chers Goliards, de partager avec vous un quignon de pain sur le bord de la route.

F. Roquet

Pour Femmes et Hommes en Eglise



Mardi 20 février 1996

Monsieur Bernard Gorce
"La Croix"
3-5 rue Bayard
75008 PARIS

Cher Monsieur,

Notre association "Femmes et Hommes en Eglise, partenaires autrement" a été très intéressée par votre article dans la Croix du 27 janvier 96. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce que l'ACGF rejoigne enfin ce qui fait notre combat depuis plus de vingt ans.

Nous pouvons cependant regretter que l'ACGF n'ait pas jugé nécessaire de nous tenir informé(e)s de leurs rencontres. Nous ne leur sommes pourtant pas inconnu(e)s puisque leur présidente Christiane Jourdan vient de donner dans notre bulletin un article sur son expérience de Pékin. Nous avons déjà fait un long travail de réflexion sur l'objet de leurs rencontres comme en témoignent deux cahiers récents : "Féminisme et/ou partenariat ?" d'Alice Gombault et "Féminité et Ministère" de Suzanne Tunc.

Aussi votre article nous a-t-il laissé(e)s quelque peu sur notre faim. Y avait-il un obstacle à l'invitation de FHE à cette rencontre sur un sujet qui est central dans notre activité ? Le combat engagé depuis 1970 par notre association a-t-il été évoqué par l'ACGF ?

N'y a-t-il pas là une lacune dont nous nous demandons si elle incombe au journaliste ou à l'organisation : un complément d'information serait en tout cas bien venu.

Croyez, cher Monsieur à nos sentiments très amicaux.

Pour et par délégation de l'Association FHE

Monique CHOMEL

Membre du Bureau de FHE

Réactions

L'article d'Albéric de Palmaert, paru dans le bulletin FHE n°63 "Hommes dans l'Eglise, auraient-ils la mauvaise place ?", ainsi que son billet d'humeur "Signes d'une espérance nouvelle ?" du n°64 suscitent quelques réactions. Voici celles qui nous sont parvenues jusqu'à présent. N'hésitez pas à faire part des vôtres ; c'est ainsi qu'un débat constructeur entre hommes et femmes peut s'engager.

Du Québec : "Je ne serais pas d'accord d'obnubiler la réalité de la suprématie masculine sous le couvert de la suprématie des clercs... C'est une voie qui comporte le risque de moins mettre en évidence la réelle injustice faite aux femmes dans cette Eglise à dominance masculine et cléricale."

F.S.

De France : "Dire que les prêtres ont perdu leur masculinité est une sottise, car s'il y a quelque chose de sympathique chez beaucoup de prêtres, c'est que justement ils ont acquis un peu plus de souplesse et de bienveillance et ont perdu ce côté cassant et suffisant, c'est donc un plus-être. Ils ont fait surgir leur "anima" enfouie chez la plupart des hommes qui se croient tenus de se draper dans leur "animus" raide et malveillant. Je trouve qu'A. de Palmaert ne trace pas de l'homme un tableau attirant ; il avoue lui-même que les hommes sont fous de pouvoir et qu'ils sont obsédés par leur sexe."

C.R.

De Donna Singles (Lyon) : Les femmes peuvent remercier Albéric de Palmaert pour son petit billet d'humeur dans le bulletin n°64. Elles savent maintenant qu'il n'y a aucune raison de se fatiguer pour avoir quelque chose qui ne vaut pas la peine. Pourquoi être offusqué parce que

quelques clercs ne veulent pas d'elles ? C'est vraiment un combat d'arrière-garde !

M. de Palmaert a sûrement raison. Quelle femme rêve d'être "choisie" par de vieux garçons pour entrer dans leur club de machos ? Les femmes que je connais rêvent plutôt d'être "choisies par le Christ", comme le dit habituellement l'évêque aux candidats à l'ordination. En effet, il ne faut pas confondre l'état clérical avec les ministères que remplit toute personne convoquée par le Christ pour répondre aux besoins de son Eglise. C'est ce que peuvent comprendre les femmes maintenant, grâce aux explications de cet auteur.

Elles peuvent aussi le remercier pour une deuxième raison. C'est gratifiant pour elles de savoir enfin que si elles arrivent à ne plus ambitionner de faire partie de ces machos de clercs, elles pourront devenir "signes d'un monde nouveau", "prophètes d'une espérance nouvelle", "prémices d'une génération future". C'est vraiment merveilleux ! Quelle femme y aurait pensé ?

Finalement, si les femmes savent être sages et gentilles soeurs pour les hommes, elles pourront donner à chaque chrétien "sa qualité pleine et entière de prêtre, prophète et roi." Elles n'en demandent pas plus !

Merci, cher frère Albéric de Palmaert, d'avoir aidé vos soeurs à renoncer à ce qui

vie de l'association

ne les regarde pas et qui, aussi en fin de compte, n'a vraiment pas beaucoup d'importance ni pour elles ni pour l'Eglise de Jésus-Christ. Grâce à vos bons conseils, elles devraient comprendre qu'elles ont un destin au-dessus de celui de pauvres hommes qui ne peuvent que faire partie d'une triste et misogyne cléricature.

D. S.

Dates à retenir

- Pour fêter les 10 ans du Centre Femmes et Christianisme (Lyon) et les 25 ans de FHE, le conseil d'administration a prévu un colloque universitaire à Lyon, les 8 et 9 mars 1997.
- La Rencontre Nationale et l'Assemblée générale de FHE se dérouleront les 30 novembre et 1er décembre 1996 à Paris.

Adieu

Madeleine Barot nous a quittés le 28 décembre 1996 : ce fut une grande figure du protestantisme, de l'oecuménisme et du féminisme. "Elle avait depuis longtemps pris conscience que les compétences des femmes ne sont nulle part reconnues à leur juste valeur, ni dans les diverses sociétés, ni dans les Eglises" écrit à son sujet Janine Philibert dans le Passouvent n°41. FHE s'associe au deuil de ses amis et amies, notamment celles du Groupe Orsay. Rappelons que c'est une citation de Madeleine Barot qui figurait dans notre dépliant. Elle écrivait, en 1964, cette phrase toujours actuelle : "Il est difficile de mesurer à l'avance quelle sera la contribution originale qu'apporteront hommes et femmes quand ils ne seront plus obligés de se conformer aux images traditionnelles qu'ils ont héritées de leur culture..." Sa vie si bien remplie est un appel à continuer les combats nécessaires.

Clin d'oeil

Proverbe haïtien transmis, avec ses amitiés, par Elisabeth Tassel : "Bourik travay, chwal galonnen", c'est-à-dire "l'âne travaille, le cheval caracole". Il s'agit de ceux qui profitent du travail des autres. Certains traduisent : "la femme travaille et l'homme...", mais ils doivent avoir très mauvais esprit !

vie de l'association

FEMMES ET CHRISTIANISME

Centre de Documentation et de Recherches
LYON

Le Centre *Femmes et Christianisme* est heureux de vous faire part de son déménagement. Son abondante documentation respire davantage dans le calme et la lumière et ses animatrices aussi. Le travail de récolte, de classement et de présentation des documents en est grandement facilité ; la recherche, la consultation et les services proposés sont plus efficaces.

Pour favoriser la réflexion sur les relations hommes/femmes/Eglise, le Centre met à votre disposition :

- une documentation spécialisée,
- des ouvrages (parfois épuisés), des revues,
- des dossiers d'actualité de France et de l'étranger,
- une bibliographie systématique (disponible sur demande),
- plusieurs milliers de fiches,

mais aussi :

- des expositions,
- des colloques et conférences,
- des rencontres, des ateliers et des groupes de travail (programme sur demande, Cf FHE n°64, p.39).

Adresse

inchangée, (mais le téléphone en plus) :

Centre Femmes et Christianisme, Faculté de Théologie,

25, rue du Plat, 69288, LYON, Cedex 02

Téléphone : 72 32 58 92,

Fax : (préciser "Femmes et Christianisme") 72 32 50 19

Permanences : mardi et jeudi 13h30 à 19h et sur rendez-vous les autres jours

Vous êtes formidables !

Notre appel paru dans FHE n°64 a été entendu : le livre de Roger Gryson, épuisé et introuvable, nous est déjà parvenu ! Cela nous incite à réitérer : le Centre apprécierait le don d'une bible et d'un dictionnaire français. Merci d'avance !

Mona Ozouf,
Les mots des femmes,
Essai sur la singularité française,
L'esprit de la Cité, Fayard, mars 1995

Ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres, agrégée de philosophie, directrice de recherches au CNRS, Mona Ozouf a consacré l'essentiel de son œuvre à l'histoire de la France aux XVIII^e et XIX^e siècles. Elle a également codirigé, avec François Furet, le Dictionnaire critique de la Révolution française, publication marquante du Bicentenaire de 1789. Le hasard de ses recherches lui a fait rencontrer madame Roland. Et avec elle un certain nombre de questions méthodologiques : *"Ses portraitistes l'ont continûment fait comparaître à un tribunal aussi féroce que celui de la Convention et jugée en fonction de sa fidélité -ou de son infidélité- aux sentiments et aux comportements attendus de son sexe. Tous ont méconnu ce que l'intéressée avait elle-même à dire sur la féminité. Or, il se trouve que madame Roland a beaucoup réfléchi, beaucoup écrit sur ce qu'avait représenté pour elle, et pour sa destinée singulière, le fait d'être une femme. (...) Il m'a paru équitable de lui rendre sa parole et ses raisons. Et de là est née l'idée d'interroger d'autres femmes, et de prêter attention aux mots qu'elles avaient cherchés, trouvés, pour parler de la femme en elles et des femmes en général."* (p. 9)

Dix femmes sont ainsi évoquées qui, dans des univers littéraires largement masculins, ont toutes écrit, voire risqué l'opprobre ou le déni qu'engendre la publication. Qui ont tenu mémoires ou correspondance, dans lesquels elles livrent davantage, sinon exhibent, espérances ou déceptions. Qui toutes, dans le sillage de la Nouvelle Héloïse,

croient aux vertus civilisatrices de l'éducation et accordent plus de crédit à l'amitié qui dure qu'à l'amour qui passe.

Rigoureuse, Mona Ozouf arpente l'espace blanc entre les textes publics et les lettres, et de celles-ci aux mémoires intimes. Repère les zig-zags du paraître à l'être. De la raison au cœur. Et d'une femme à l'autre. Mais surtout suggère une cohérence au-delà des contradictions que se plaisent à relever de perfides plumes masculines. Et ce faisant propose une approche de la singularité féminine française.

Longtemps engoncée dans ses idées, brouillée avec l'espérance, réduisant le bonheur aux miettes de l'instant, ne craignant rien tant que de s'en laisser conter, la sexagénaire *Madame du Deffand* se prend à s'enticher de Walpole. Tardive faiblesse du sexe, qui fait ricaner les encyclopédistes ? Et si, suggère Mona Ozouf, la marquise avait toute sa vie caché sa fragilité derrière le commode paravent de la férocité :

"C'est donc le sentiment amer de l'inutilité, doublé de l'horreur du vide, qui rend compte des deux versants de sa personnalité, accorde la fixité de son esprit et la frénésie de son comportement, la quête de la dissipation et la conviction de son inanité, le volontarisme et le scepticisme. Et on comprend mieux alors en quoi la passion pour Walpole, loin d'être un épisode incongru, achève cette vie dans une manière de cohérence" (p. 51).

En sens inverse, *Isabelle de Charrière* manifeste un impétueux besoin de vie et de mouvement. Cette jeune hollandaise bien née, cultivée et indépendante, amie du vieil oncle de Constant puis de Benjamin, se résout à un mariage de raison qui la fixera à l'ancien précepteur de ses frères : une

avez-vous lu ?

sorte de Wolmar plus doué pour l'écoute que pour l'amour, mais qui dans son château de Colombier saura laisser à sa femme un précieux espace de liberté. Faute d'avoir des enfants, Isabelle, grande lectrice de Rousseau, se préoccupe d'éducation, prône le plaisir de lire et la rigueur d'études méthodiques. Sceptique un peu, volontaire beaucoup, elle s'adapte aux circonstances avec une distance critique qui ne tue pas en elle son bel élan utopique : tout est toujours possible.

Traditionaliste -lisez ses Lettres- ou révolutionnaire, à l'instar de ses Mémoires, **Madame Roland** ? De fait, petite bourgeoise citadine, mais nourrie de Plutarque et de Rousseau, que l'histoire propulse sur l'avant de la scène révolutionnaire. De sorte que, paradoxalement, c'est la perspective du couperet qui enfantera cette pensée libre qui devait interpeller notre auteur.

Il est vrai -et **Madame de Staël** en témoigne abondamment- qu'il ne fait pas bon pour une femme vouloir conjuguer amour et gloire. Ou liberté et sécurité : pour Delphine ou Corinne la mort passe l'amour. Et la Révolution menée à son terme, loin de libérer une parole de femme, a imposé une chape de silence. Restent, à défaut de changements socio-politiques, les progrès qu'engendre l'éducation. Trop timorée, l'exilée de Coppet ?

Et que dire de **Madame de Rémuzat** ? Son père et son grand-père sont morts sur l'échafaud, laissant une famille ruinée. Tôt mariée, la jeune femme a mis au monde un enfant qui jamais ne se développera. Mais cela ne l'empêche pas de se qualifier d'"*heureuse fille, heureuse épouse, heureuse mère*". Sa propre mère, vraie fille des Lumières, a développé son esprit criti-

que. Elle aime son mari d'un bonheur tranquille et constant. Mais surtout elle adore son fils cadet. Et c'est avec ce Charles qu'elle entretient une abondante correspondance dans laquelle elle ose dévoiler les frémissements d'un cœur anxieux. Voilà qui rompt l'image d'un bonheur bien lisse et éclaire les palpitations de la femme auteur !

Néanmoins **George Sand**, alias Aurore Dupin nous apparaît nettement plus hardie : "*Je relèverai la femme de son abjection et dans ma personne et dans mes écrits, Dieu m'aidera*". Tôt orpheline de père, grandie en sauvageonne, écartelée entre une mère petit-bourgeoise romantique et une grand-mère aristocrate et voltairienne, elle se veut libre, dénonce la tyrannie avilissante du mariage, réclame le droit au divorce. Mais en même temps décide que les femmes s'affirment comme mères, non comme politiciennes. George ou Aurore ? Flaubert résumera ainsi ses ambiguïtés : "*Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie.*"

Née en 1848, **Hubertine Auclert** découvre le féminisme en lisant Hugo. Devenue indépendante grâce à un héritage paternel, elle met toutes ses énergies à réclamer pour les femmes les droits politiques. Avant les droits civils, ce qui l'éloignera d'autres militants tels que Léon Richer et Maria Deraismes. Elle crée sa propre association, fonde un journal, plaide et manifeste inlassablement, encourt de multiples échecs et sarcasmes. Contre les tenants des rôles spécifiques, elle défend l'idée que les femmes peuvent faire les mêmes choses que les hommes, mais autrement. Partant qu'elles

avez-vous lu ?

doivent avoir accès à l'éducation. Une obstinée, alliant audace et timidité, exaltation et réserve, exhibition et repli sur soi. Marquée par une éducation religieuse mais reprochant au christianisme d'avoir oublié en chemin son message égalitaire. Militant pour l'égalité hommes-femmes, mais doutant que l'idéologie socialiste, collectiviste, puisse affranchir la femme, dont la servitude, estime-t-elle, n'est pas d'abord économique. Elle mourra inflexible mais solitaire, après avoir vécu quelques années plus chaleureuses mais trop brèves sous le soleil d'Algérie avec son mari Antonin Lévrier, un juge de paix acquis à la cause des femmes.

A l'idéologue austère succède la frivole sensuelle. *Colette*, jeune sauvageonne campagnarde, monte à Paris pour en goûter tous les plaisirs, se marie trois fois avant de trouver son équilibre auprès de Maurice Goudekot. Elle règne sur une maison qui fleure bon le chocolat et la cire, un univers bigarré de femmes, aussi coloré que celui de l'espèce masculine, estime-t-elle, est aplati et réducteur. L'amour ? Une perturbation passagère, une source de malheurs, dont la femme a tout intérêt à se libérer. Pour retrouver son génie propre, son instinct profond, loin de l'univers masculin, dont la femme n'a rien à envier : "*Pas d'œuvre plus féminine que celle de Colette. Pas d'œuvre moins féministe.*"

Largement dotée par la nature -née dans une famille aimante et attentive, intelligente, belle- *Simone Weil* réussit brillamment Normale supérieure. Mais elle n'aura de cesse qu'elle n'ait largué tout ce qui l'enrichissait, biens matériels, biens intellectuels, pour mieux accéder à la vision des choses en elles-mêmes. Agrégée vissant des boulons,

juive sans pitié pour le judaïsme, militante toujours critique, s'installant dans le paradoxe comme l'unique lieu de la liberté, mourant de vouloir ne pas vouloir... Et fuyant sa féminité pour mieux rencontrer le Bien et le Beau impersonnels : *une Martienne* résumera son maître Alain...

Une autre agrégée, une deuxième Simone, *de Beauvoir*. Aussi obsédée de bonheur que la première l'était de malheur et d'humiliation... Affamée d'univers, active, débordante d'énergie, trente ans fidèle à son Jean-Paul... Pour qui être femme n'est pas un handicap de naissance, mais peut devenir un fardeau social. C'est le fameux "*On ne naît pas femme, on le devient*", à l'encontre du différencialisme néo-féministe dont elle a horreur. Et qui se bat donc contre l'ennui, la répétition, la mort, non pas pour être plus femme, mais pour exister davantage.

En résumé, au fil des siècles, Mona Ozouf repère trois modèles de femmes : le XVIII^e siècle français cultive le *métissage mondain* ; condamnés à l'oisiveté faute d'avoir des tâches politiques, les hommes hantent les salons, ces "Etats généraux de l'esprit humain", et partagent volontiers leur savoir avec les femmes.

Après la Révolution triomphe un *modèle de complémentarité* : tandis que les hommes s'affirment politiquement et économiquement, les femmes -les bourgeoises plus que celles du peuple- se retirent dans l'espace plus restreint de la famille et de la maison, où elles règnent sans partage. Encore qu'avec plus de nuances que leurs sœurs anglaises ou américaines et en gardant le sens aigu du "un jour peut-être..." Il appartiendra à la République d'affronter le problème non résolu que la Révolution avait fait surgir : comment

avez-vous lu ?

concilier le principe de l'égalité universelle des individus avec l'exclusion des femmes de la citoyenneté ? Et aux femmes de s'arracher à leur rôle de garantes du passé pour tendre à un *modèle égalitaire* : en étudiant, puis en travaillant, en particulier comme enseignantes, elles acquerront les mêmes compétences que les hommes. Ainsi les retrouvera-t-on bien présentes sur les lieux de travail. Mais pas sur les lieux politiques. Méfiance de la République à l'égard de celles qui furent au XIXe siècle les piliers de l'Eglise catholique ? Ou, en sens inverse, sens si aigu de l'individu que l'on hésite à reconnaître pleine identité à celle que lie le mariage ?

C'est ici que Mona Ozouf repère la singularité française : alors que les Anglo-saxonnes se battent pour être reconnues en tant que femmes, les Françaises aspirent à être distinguées comme individus. Revendiquent-elles la possibilité d'avorter ? C'est au nom de leurs droits individuels à choisir leur destin, pas à celui de leur vocation de femmes...

Et de s'interroger, le féminisme américain, particulariste, va-t-il pervertir le féminisme français, universaliste ? Le discours différencialiste va-t-il triompher, en occupant le territoire abandonné par le marxisme et en en reprenant les catégories ? Après l'aliénation économique, l'aliénation sexiste ? En adoptant pareille grille de lecture, conclut Mona Ozouf, la femme courrait le risque d'abandonner le sens de l'universel pour se terrer définitivement sur les terres de l'expérience subjective. Et s'interdirait donc de tenir un discours objectif. Alors que les dix femmes rencontrées dans cet ouvrage nous ont montré, estime-t-elle "*comment de tourment on fait chance*", et

comment ne jamais perdre la certitude d'un territoire commun aux hommes et aux femmes.

Difficile de ne pas être séduit par un ouvrage tout en nuances, qui allie la rigueur de l'historienne à la polychromie de l'écriture et qui vise un objectif bien féminin : repérer la cohérence interne de vies souvent écartelées, retrouver le fil rouge qui relie l'œuvre publique aux textes intimes. Reste qu'à vouloir résolument gommer la dimension sexiste, l'auteur brosse des portraits un tantinet pastels : au fond, pourvu qu'elles trouvent leur "bonheur", les femmes françaises se résignent assez facilement à leur destin. Leurs ambitions sont personnelles bien plus que politiques, ne dépassent guère l'écriture ou la pédagogie ; même lorsqu'elles critiquent l'antiféminisme de Rousseau, elles ne s'en éloignent guère.

En fait, il suffit à toutes ces femmes qu'elles se contentent de leur sort, qu'elles l'endurent avec courage, qu'elles fassent d'obstination vertu, qu'elles mettent leur bonheur dans les petites choses. Audace, témérité, impatience sont minimisées, renvoyées dans l'ombre ou considérées comme des erreurs de jeunesse, qui justifient l'écriture mais non la vie. En définitive, toutes consentent à la quiétude, sorte d'anti-chambre de la mort, sans remettre en question le système dominant, politique en particulier. Pour Mona Ozouf, même une Hubertine Auclert, pourtant totalement engagée dans le combat pour les droits politiques, reste une libérale méfiante à l'égard des options socialisantes, et les deux Simone se battent chacune pour des idéaux de vérité ou de bonheur, mais pas pour la situation de la femme.

Pékin vient de nous rappeler une fois

avez-vous lu ?

de plus les inégalités de la condition féminine. Comment, face à tant d'injustices, minimiser le sens des combats politiques, sociaux, culturels menés par des femmes ? Lesquels commencent par l'éducation et la prise de conscience individuelle - et les Françaises évoquées dans cet ouvrage avaient enfourché un bon cheval ! - mais se continuent par des engagements à plusieurs dimensions. En France même le succès des mouvements associatifs rend compte de la nécessité de s'allier pour défendre une cause. Et les réseaux mondiaux de militantes féminines qui se mettent en place contribuent à montrer qu'au-delà des vieilles grilles de lectures libérales ou marxistes se développent des approches plus personnelles : sujets de droit, les femmes affirment leur singularité au sein même de leurs engagements. De sorte que ce dont nous avons besoin, c'est de portraits de vivantes pugnaces autant que résignées, se battant comme individus et comme femmes, si tant est qu'un réel partenariat ne se construit qu'avec des individus, hommes et femmes, totalement reconnus.

Monique Bondolfi-Masraff



Jacques Perotti,
Un prêtre parle "Je ne peux plus cacher la vérité",

Lettre-préface de l'abbé Pierre, Ed. Filipacchi, 1995, 222 p.

Quelle que soit la façon dont on se situe par rapport à l'homosexualité (ignorance, répulsion, mépris...), ce livre apporte de la transparence sur un sujet controversé. Par exemple, l'ho-

mosexualité n'est pas à confondre avec la pédérastie ; tout homosexuel n'est pas un prosélyte de l'homosexualité ; l'homosexualité n'entraîne pas de désirs irrépressibles ou pathologiques, pas plus que l'hétérosexualité en tout cas ; la personne n'est pas toute définie par son orientation sexuelle... etc.

L'auteur est prêtre et homosexuel. Il n'a pas choisi d'être homosexuel. Mais à cause de cette particularité de sa nature, il a souffert de la société et plus fortement encore de l'Eglise. Il veut à présent préserver ses frères et soeurs, qui sont dans le même cas, de ces souffrances inutiles qui augmentent leur angoisse. L'exclusion ne règle rien et n'est guère compatible avec le message du Christ. Jacques Perotti a su parler d'un sujet difficile avec délicatesse et en témoigner sans exhibitionnisme. Puisse ce livre ouvrir les yeux et les cœurs.

A.G.



Eglise orthodoxe

Dans un récent article figurant dans les *Mélanges à Jean-Marie Tillard, Communions et réunions*, édités par Gillian R. Evans et Michel Gourgues, 1995, Leuven, intitulé *L'ordination des femmes, Une question posée aux Eglises orthodoxes*, Elisabeth Behr-Sigel estime, que, contrairement à l'Eglise catholique, le débat sur l'ordination des femmes reste ouvert. La recherche théologique se poursuit ; la porte semble entr'ouverte au moins pour une restauration du diaconat. Mais le climat est encore bien passionné, les mentalités de l'Europe de l'Est sont peu préparées et les problèmes œcuméniques restent entiers.

Prix citron

au pèlerinage des 108 VIERGES

Cent huit vierges (comprenez : cent huit reproductions de statues de la Vierge Marie) parcourent actuellement les diocèses et paroisses de France. Leur départ a eu lieu le vendredi 8 septembre 1995 au Puy-en-Velay ; leur arrivée aura lieu à Baillet en France, le 8 septembre 1996. Ce projet propose de vivre les dernières années du siècle comme un "Nouvel Avent" précédant le troisième millénaire ; il est une mobilisation pour une Nouvelle Evangélisation, devant préparer une Nouvelle Pentecôte. Chaque



passage d'une Vierge donnera lieu à des processions, prières, rassemblements populaires et oecuméniques, à des sonneries de cloches... L'organisation est laïque, familiale et ... masculine : *"les prêtres souvent très occupés n'auront aucune autre charge supplémentaire à supporter, l'organisation étant prise en charge par les laïcs", "une équipe de dix laïcs motivés est à la tête de chaque diocèse", "on peut penser qu'il y aura au moins une famille par paroisse pour accueillir la Vierge pèlerine", "la prière ne pourra se tenir dans l'Eglise que si le curé accepte la demande qui lui sera faite par la famille responsable. Il n'y a cependant aucune autorisation à demander à quiconque pour organiser une prière dans une famille ou une salle privée, la décision relevant seulement du père de famille, chef de l'Eglise domestique (souligné par la rédaction de FHE)".*

L'initiative de cette "rotation" virgine vient de la confrérie Notre-Dame de France. On peut se demander quelle image de la femme et de l'homme, des laïcs, de l'Eglise, de Dieu et de Marie elle-même va ainsi être diffusée. Certains évêques seraient, paraît-il, embarrassés devant cette initiative.

Prix orange

à Albert Rouet, évêque de Poitiers

Le 3 décembre 1996, Mgr Rouet, touché de compassion pour les femmes ayant dû avorter, a autorisé, comme le droit le lui permet (Canon 1 355, §2), les prêtres de son diocèse, à remettre l'excommunication dite *latae sententiae*, (c'est-à-dire encourue du fait même de l'acte accompli) qui touche ces femmes. C'est une façon d'adoucir une sanction aveugle, qui ne tient aucun compte des circonstances de l'acte et de la conscience responsable de ses auteurs. Merci pour cette preuve d'humanité et pour avoir eu le courage de la rendre publique.



As mulheres
têm uma
importante
posição na
Igreja!...

Les femmes
ont une
position
importante
dans l'Eglise !...

**femmes
&hommes
eeglise**

68, rue de Babylone 75007 Paris

☎ 47.05.76.99